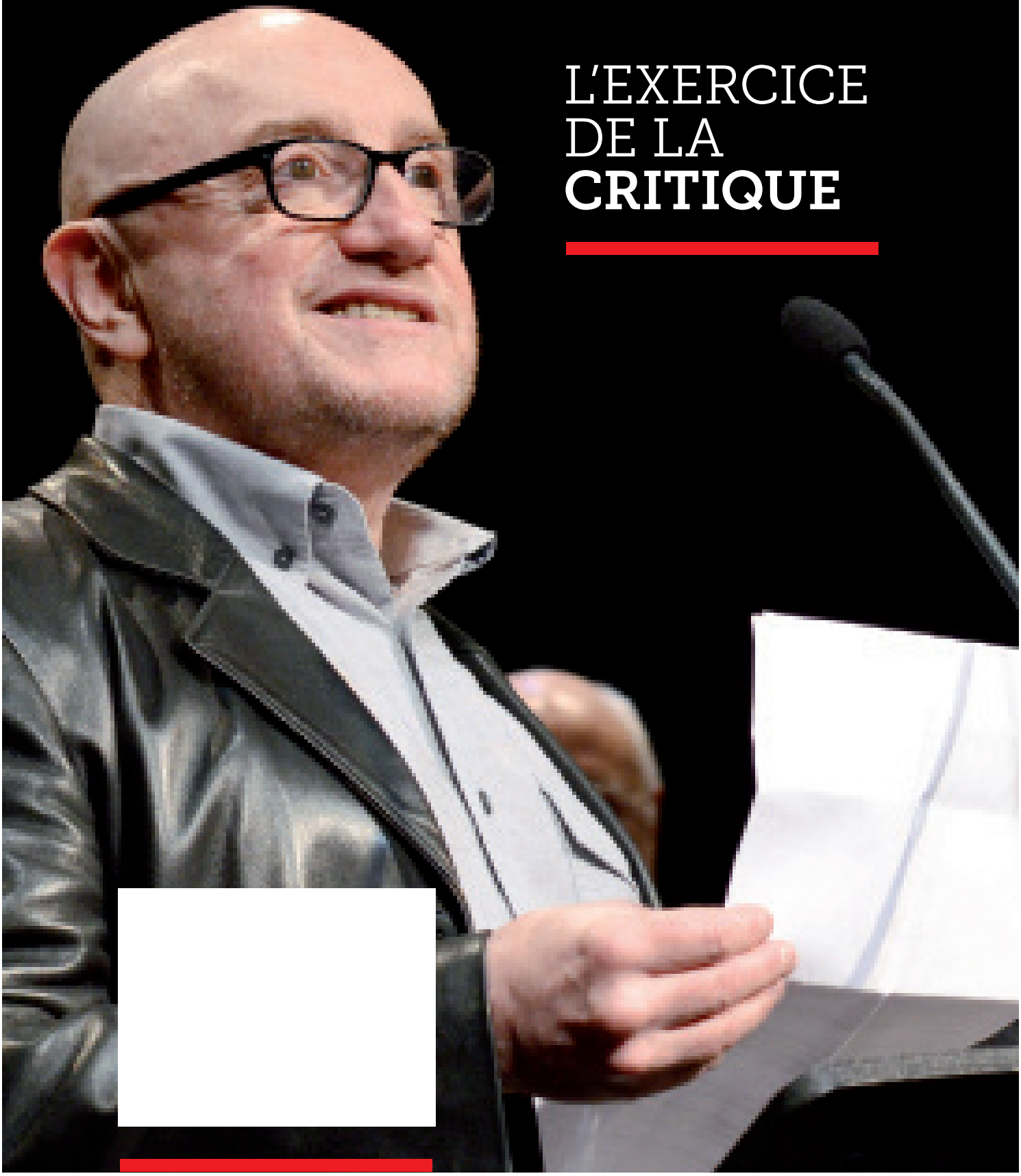
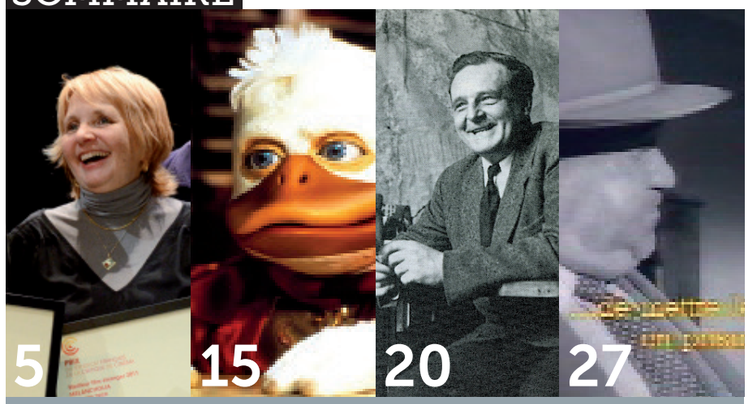
LA LETTRE DU SFCC

N°40 - MAI 2012

L'EXERCICE DE LA **CRITIQUE**



SOMMAIRE



P.3 **Édito** - *Jean-Jacques Bernard*

P.4 **Les Prix du syndicat** - *Sophie Grassin*

P.9 **La Semaine 2012** - *Charles Tesson, Pamela Pianezza, Christine Haas, Charlotte Lipinska*

P.13 **Langue française** - *Gérard Lenne*

P.14 **Téléchargement -** *Marie-Pauline Mollaret*

P.16 **Luc Besson** - *François Quenin*

P.18 **Conseil syndical** - *Isabelle Danel*

P.20 **Georges Sadoul** - *Jacques Zimmer*

P.22 **Lectures** - *Claude Gauteur, Jean-Paul Combe, Michel Ciment, Philippe Rouyer, G. L., I. D.*

P.27 **Respect des œuvres -** *Gérard Lenne*

P.28 **Télévision** - *Christian Bosséno*

P.30 **Disparitions** - *par Pierre Murat, Lucien Logette, J. Z., G. L., Glenn Myrent, Raphaël Bassan*

Notre couverture
Michel Blanc lisant le message de Pierre Schoeller, réalisateur de notre film de l'année, *L'Exercice de l'État*

Le Syndicat français de la critique de cinéma et des films de télévision
17, rue des Jeûneurs 75002 Paris.
Tél : 01 45 08 14 54 - Fax : 01 45 08 14 55
Email : contact@semainedelacritique.com, m.dubois@semainedelacritique.com

www.syndicatdelacritique.com

Directeur de la publication - Jean-Jacques Bernard.
Rédacteur en chef - Gérard Lenne.
Comité de rédaction - Jean-Christophe Berjon, Jean-Jacques Bernard, Christian Bosséno, Gérard Lenne, Pierre Murat, Jean Rabinovici, Charles Tesson.
Conseiller à la rédaction - Lucien Logette.
Photos - Aurélie Lamachère, Anaïs Couette, Gérard Lenne.
Maquette - Frédéric Mazabraud.
Imprimerie - Grafik Plus (Rosny-sous-Bois).

print platinium concession

ÉDITO DU PRÉSIDENT

VIVE LA CRITIQUE, **LA VRAIE...**

par Jean-Jacques Bernard

1 La télévision et singulièrement «de service public» (chez Ruquier par exemple) a inventé la posture critique, compétente en tout. Football, politique, gastronomie, chanson ou macramé, rien n'échappe à la sagacité de ses chroniqueurs (euses) qui déroulent un babil frontal et moralisateur sur la cosmogonie universelle. Espérons que les connaisseurs en football, politique, gastronomie, chanson ou macramé, sont mieux servis chacun dans leur branche. Mais pour ce qui est du cinéma, le nombre de portes ouvertes enfoncées par lesdits chroniqueurs (euses) est si considérable qu'un doute affreux nous prend sur leurs autres compétences. Où veux-je en venir ? À ceci que, sans nourrir un «spécialisme» forcené, le critique se doit d'être un référent crédible, lié au monde certes, mais d'abord reconnu en son domaine. L'abus de chroniqueurs omniscients trompe le public sur ce qu'est la critique.

2 Le cinéma en France est une industrie privée, largement mutualisée. Chacun de ses segments existe par l'ensemble auquel il appartient, selon un système de péréquation sans cesse ajusté aux donnes audiovisuelles. Ce système a permis de doter notre pays d'une industrie du cinéma vigoureuse et d'une variété de l'offre unique au monde. Le producteur, le distributeur, l'exploitant jouent le jeu de la contrainte parce qu'elle est le prix de sa liberté. Le critique, lui, exerce la sienne (de liberté) dans la seule mesure où on l'invite à le faire. Car montrer un film à la presse n'est pas une obligation de droit. Seuls la nécessité et l'usage ont installé une manière d'élégance : ceux qui font le film invitent ceux qui le commentent à des projections privées avant sa sortie. Certes, par le passé il y a déjà eu maints coups de canif à ce contrat moral. Mais de nouveaux seuils viennent d'être franchis qui imposent à la critique d'inacceptables pressions et contorsions pour voir les films, accéder à leurs auteurs, publier son opinion en temps utile. En clair, dans le cinéma comme ailleurs, la communication prend largement le pas sur l'information. Listings préférentiels, restrictions, voire embargo sur les projections presse, engagements à signer avant la vision du film pour que la critique ne soit pas défavorable, DVD fournis aux uns et indisponibles pour les autres : les différences de traitement se multiplient et des soupçons tenaces s'installent entre des segments jadis plus respectueux les uns des autres. Ainsi, des heures de télévision promotionnelle se voient dévolues à certains films alors qu'une partie de la presse écrite n'a même pas accès aux films en question. Après *Hollywoo* et *Un jour, mon père viendra*, le film *La Vérité si je mens 3* a donné lieu à de nouveaux excès de zèle. Plusieurs papiers de presse et de radio (France Info) s'en sont fait l'écho. L'un des mieux troussé fut celui de notre confrère Nicolas Schaller de *Télé Obs*[1]. J'ai d'autant plus de plaisir à recommander la pleine page courageuse qu'il a consacré à ce *«récit d'une mascarade marketing outrancière et peu glorieuse»* que Nicolas Schaller n'est pas (encore ?) adhérent de notre syndicat. Et là, j'en profite pour rappeler que le débat, maintes fois engagé entre nous sur le thème, n'a jamais amené aucun acte vigoureux en direction de la profession tout entière. Pourtant, une pétition publique sur la question devrait être notre plus petit commun dénominateur.

3 Le respect dû à nos métiers commande de se mobiliser. Mais comment interpeller un secteur cinéma si soucieux d'obligations et de registre public quand il s'agit de ses propres financements et si peu enclin à la clarté quand il s'agit des multiples truchements qu'il utilise entre le film et l'opinion ? Comment amener les médias, tous confondus, à balayer devant leur porte ? À baliser plus nettement le territoire entre critique et propagande ? Faut-il réunir tous les partis en présence (producteurs, distributeurs, attachés de presse, chaînes télés, sociétés marketing, éditeurs de journaux) dans un très hypothétique Grenelle du secteur ? Après notre Syndicat, faut-il créer un Ordre de la Critique ? Des examens, des quotas, des serments déontologiques ?... Faut-il crier ? Ou se coucher par terre ?... N'hésitez pas à interpeller votre Conseil : il est fait pour ça. La récolte de récits éloquents sur vos déboires en l'espèce serait déjà un bon début... En tous cas, la bonne image gagnée par notre Semaine de la Critique devrait aider notre syndicat à imposer l'idée qu'une plate-forme collective de discernement et de compétence serait possible, utile et reconnue.

4 Il est intéressant de noter que nombre de cinéastes ont déjà pris fait et cause pour une critique digne de ce nom, à l'instar d'un Frédéric Sojcher qui, dans son *Manifeste du Cinéaste*[2], pose ceci comme 10e et ultime commandement : *«Vive la critique. Pour un cinéaste, la liberté de la critique est essentielle. Il doit se battre pour qu'elle puisse garder son indépendance, y compris à ses dépens. La critique est le seul contre-pouvoir aux lois du marché. Sans critique, pas d' «auteur de film».*

Rien à ajouter. ♦

(1) *Télé Obs* in *Le Nouvel Observateur* du 1er février 2011

(2) *Manifeste du cinéaste* de Frédéric Sojcher, Klincksieck éditeur (2011)

UNE SOIRÉE QUI A UNE CERTAINE GUEULE

par Sophie Grassin

Malgré une température à ne pas mettre un cinéphile dehors, il y avait du monde au Théâtre du Rond-Point, le lundi 6 février 2012, pour la remise des prix de notre syndicat. La présence de quelques acteurs et distributeurs encourageait le petit jeu des pronostics et ouvrait quelques pistes sur un palmarès, débarrassé des «peopleries» dans lesquelles s'engouffre aujourd'hui une presse de plus en plus déboussolée.

Parfaite maîtresse de cérémonie, Charlotte Lipinska donna d'emblée le la en rappelant avec un humour mutin (un adjectif à prendre dans les deux sens du terme) que la cérémonie ne s'exonérait pas de ce que la presse surnomme les «marronniers» : «Il y a le nouveau Woody Allen, le beaujolais nouveau, les vœux du président – on en espère un nouveau –, dit-elle, et les nouveaux prix du Syndicat de la Critique.»

Puis, elle céda la parole à Jean-Jacques Bernard, «Mr. President», pour un discours où *The Artist* (hommage aux studios américains) croisait *Hugo Cabret* (tribut à Georges Méliès), et où il proposa trois réformes qu'Alexandre Vialatte n'eût pas reniées : 1) La suppression de la carte verte aux porteurs de moufles. 2) L'autorisation de construire en hauteur dans les villes des salles de projection entièrement dévolues à la presse couchée. 3) La reconduction du président par approbation tacite. La salle s'étant amusée, les choses sérieuses pouvaient commencer.

Macha Séry monta sur scène pour remettre les prix de la création télévisuelle. Celui de la Meilleure série, une toute nouvelle catégorie, distingua *Les Mystères de Lisbonne* de Raul Ruiz. Paulo Branco, son producteur, évoqua avec une émotion palpable «une aventure aux antipodes de ce qu'on peut penser de la série de télévision» et célébra l'implication d'Arte. Macha Séry remit ensuite le prix du Meilleur documentaire de télévision au «passionnant» *Françafrique* de Patrick Benquet (France 2). Une plongée longue de deux ans dans les manœuvres occultes des services secrets français sur le continent africain. Le réalisateur déplora la frilosité des chaînes qui sacrifient aux lois de l'audimat en retardant «jusqu'à 23 heures et même parfois plus tard» son horaire de diffusion.

Le prix de la Meilleure fiction télévisée revint à *Fracture* d'Alain Tasma, l'adaptation par Emmanuel Carrère du roman de Thierry Jonquet (France 2 aussi). «Couvé» par Ariane Ascaride, Samy Seghir, jeune acteur de 17 ans, conquit le public par sa fraîcheur.
Puis ce fut au tour des ouvrages de cinéma d'être mis en lumière par Jean-Paul Combe et Jérémie Couston. De *Fritz Lang au travail* de Bernard Eisenchitz (Meilleur album de cinéma), lequel rendit hommage à Claudine Paquot, directrice éditoriale récemment décédée, à *Alfred Hitchcock : une vie d'ombres et de lumière* de Patrick McGillian (Meilleur livre étranger), et *Le Cinéma d'Akira Kurosawa* d'Alain Bonfand (Meilleur livre français).

Avec son enthousiasme intact – on peut néanmoins y perdre un dixième d'audition - Philippe Rouyer prit alors la parole pour décerner à l'unanimité (comme tous ceux couronnant les DVD cette année) le prix du Meilleur DVD patrimoine aux 250 minutes du *Chagrin et la Pitié* de Marcel Ophuls, qui n'existait jusque-là, rappela-t-il, que «dans une piètre édition.»

Caroline Vié enchaîna avec le prix du Meilleur coffret, celui dédié à Alan Clarke, qui «permet de revoir et, pour beaucoup, de découvrir son œuvre». Présente sur scène, Molly Clarke, la fille du cinéaste, se félicita que le travail de son père puisse enfin trouver une audience en France et les représentants des éditions Potemkine saluèrent un prix «utile» puisqu'il les aidera sans doute à obtenir les droits de ses films détenus par la BBC, pour une prochaine édition.

Sonnait l'heure du Meilleur DVD récent, annoncé avec sensibilité par Danièle Heymann. Il récompensa *Les Mystères de Lisbonne,* un «trésor» contenant les 166 minutes du film, les 340 minutes de ▸

1 / Samy Seghir, Ariane Ascaride et Macha Séry
2 / Paulo Branco, heureux producteur de Raul Ruiz
3 / Caroline Vié et Molly Clarke, l'émotion intacte
4 / Jean-Baptiste Leonetti, cinéaste «singulier», et Gérard Lenne
5 / Anne-Marie Arnaud, Michel Blanc et Régine Vial : Victoire !
6 / Bernard Eisenschitz, un fidèle (au fond, Jean-Paul Combe)

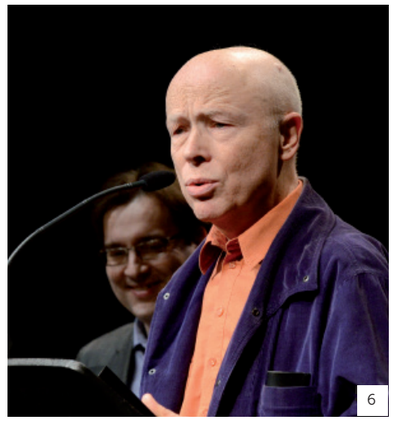
1

2

3

4

5


6

la série et le plus beau *making of* sans aucun commentaire qu'elle ait jamais vu. Paulo Branco, aussi mutin que les autres (dans les deux sens du terme, toujours), dit alors son désir de revenir l'année prochaine afin de décrocher le prix du Meilleur film avec Raul Ruiz pour «un streaming contre Hadopi.» Le prix du Meilleur Blu-ray (une première) fut finalement attribué à *Apocalypse Now,* un coffret renfermant le film de Coppola de 1979, sa version Redux de 2001, *Heart of Darkness* d'Eleanor Coppola ainsi que sept heures de bonus.

Il était temps de passer au grand écran avec Gérard Lenne qui, non sans humour, conta les hésitations de son jury à l'heure de remettre le prix du Film singulier. Il nous expliqua que «le singulier désignait ce qui n'était pas pluriel, donc pas consensuel» et appela sur scène Jean-Baptiste Leonetti pour *Carré blanc*, «une parabole sur la face obscure de la nature humaine», passée relativement inaperçue à sa sortie, l'automne dernier. Avec la colère feutrée de ceux qui en ont bavé, le réalisateur, après avoir remercié, se fit l'avocat d'un certain nombre de cinéastes en expliquant «qu'il trouvait dommage d'être sollicité aux États-Unis alors que sa place était ici.»

Charles Tesson, délégué général de la SC, rebondit alors avec agilité sur le terme de «consensuel» employé par Gérard Lenne pour annoncer le prix du Meilleur film étranger attribué à un film «sensuel et pas con» : *Melancholia* de Lars von Trier. Régine Vial, des Films du Losange, rendit hommage à la critique. «Dans notre métier, il y a des moments faciles et d'autres qui le sont moins, souligna-t-elle en substance, et puis il y a vos mots. Ceux que j'ai lus le jour de la sortie du film m'ont donné du courage, ils m'ont confortée, vous sentir à nos côtés, sentir votre appétit, votre curiosité… Ne perdez jamais vos mots.»

Guillaume Brac, venu avec une partie de son équipe, décrocha le prix du Meilleur court métrage pour *Un monde sans femmes*, 57 minutes qualifiés de «funambules» par Bernard Payen. Et Alix Delaporte, celui de premier long métrage français pour *Angèle et Tony*, proclamé par Guillemette Odicino. Jean-Jacques Bernard remit enfin le très attendu prix du Meilleur film français à une œuvre sur «l'intime des institutions», *L'Exercice de l'État* de Pierre Schoeller. Absent pour cause de tournage à Ajaccio, celui-ci avait confié à Michel Blanc le soin de lire sa lettre, tâche dont le comédien s'acquitta avec décontraction et drôlerie. «Ce prix me réjouit profondément. Il scelle un dialogue heureux avec la critique. Je ne m'explique toujours pas mon succès. Faut-il que ce pays soit malade et bloqué par le politique… Une hypothèse, Michel ?» L'acteur invoqua son devoir de réserve non sans réfuter l'étiquette de comédien quantique dont le cinéaste l'affublait : «Quand je pense à ma carrière, je pense plutôt à la théorie du chaos.»

«Cette soirée a une certaine gueule», glissa, en guise de conclusion, Jean-Jacques Bernard énonçant tout haut ce que tout le monde pensait tout bas. ♦

JEU DE ***STRATÉGIE***

par Gérard Lenne

Après la cérémonie, le cocktail. Sophie avait accepté de rendre compte de la première, mais ensuite le devoir l'appelait, elle s'est échappée, à peine l'ai-je aperçue. Cette réception relève du jeu, avec sa stratégie, ses parties gagnées ou perdues. On y retrouve ceux qu'on n'a pas vus depuis longtemps, on découvre des inconnus. Cette fois, je me réjouis à l'avance de retrouver Régine Vial quand elle monte sur scène pour recevoir le prix

Raté ! Elle s'est sans doute vite éclipsée. Par contre, je tombe sur Michel Blanc et nous nous saluons chaleureusement, bien que je doute qu'il se souvienne de moi : je ne l'ai pas revu depuis que je l'ai interviewé sur *Monsieur Hire*. On m'indique que Nelly Kaplan est présente. Je la cherche des yeux, elle reste invisible, mais je vois passer Claude Makovski, l'air très sérieux. J'irais bien vers lui, mais je suis en grande conversation avec… qui donc, déjà ?

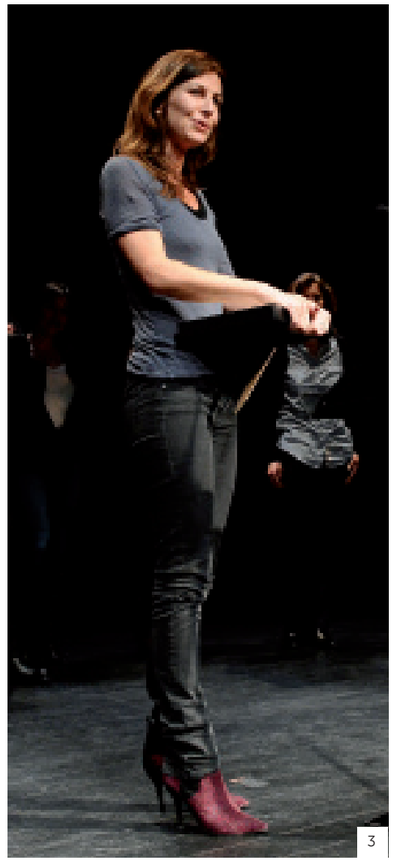
C'est ici que nous touchons à la principale difficulté du jeu «cocktail», qui n'est pas (comme certains le croient) d'atteindre le bar et d'obtenir son quota de nourriture et de boisson. Non, mieux vaut y renoncer à l'avance, le champagne et le reste ne sont que bonus. Le véritable enjeu, c'est de réussir à s'entretenir avec le maximum de gens qu'on a envie de rencontrer. D'ordinaire, je dirais : en évitant les fâcheux, mais chez nous il n'y en a évidemment pas ! Il s'agit simplement de doser, de passer habilement de l'un à l'autre sans vexer quiconque, à une cadence harmonieuse. Malgré tout, voir plus haut, il y a des manques, des ratés, des frustrations. Des quiproquos parfois (Ô qui dira le calvaire du non-physionomiste que je suis !).

Heureusement aussi, des moments de grâce, de nouvelles connaissances, des plaisirs à déguster. Par exemple, apprendre à Macha Séry que son père a écrit dans *Le Monde*, bien avant sa naissance, le premier article paru sur mon premier livre édité. Petite vanité, certes, mais un soir comme ça, on a bien le droit. ♦

1 / La stratégie du cocktail, jeu de société
2 / Jérôme Soulet, de la Gaumont, et Philippe Rouyer, pour *Le Chagrin et la Pitié*
3 / Alix Delaporte réalisatrice d'*Angèle et Tony*
4 / Michel Blanc
5 / La fine équipe de *Un monde sans femmes* : Laure Calamy, Constance Rousseau et Guillaume Brac.

1

2


3

4

5

Le Groupe Audiens, partenaire du Syndicat Français de la Critique de Cinéma

Notre rôle, notre mission

[illegible]

Quels sont nos métiers ?

[illegible]

Une protection sociale adaptée aux professionnels du cinéma

[illegible]

Rue d'informations et de conseils sur www.audiens.org

HEUREUSES PRÉSENCES

par Charles Tesson

Indépendamment des discussions sur chaque film, avancer dans une sélection revient à s'interroger sur la construction d'une programmation qui dessine clairement quels sont les enjeux du cinéma (sujets traités, tonalité, choix esthétiques) pour la Semaine aujourd'hui.

Quel visage a la sélection de cette année ? Celui de la continuité de «50 ans de première fois», puisqu'on dénombre neuf premiers films sur dix, alors que le second long métrage, *J'enrage de son absence* de Sandrine Bonnaire, est un nouveau départ, puisqu'il fait le pari de la fiction, après *Elle s'appelle Sabine*.

Que la réalité du monde soit présente dans les films est une évidence (des fondamentalistes religieux en Israël dans *Les Voisins de Dieu,* une famille disloquée par l'immigration dans *Aquí y allá*, un quartier de la banlieue de Londres aux vies déréglées dans *Broken*, notre film d'ouverture) mais le traitement, sur trois registres différents, entraîne ces films dans des directions et des rythmes opposés. L'amour aussi est très présent dans les films. Amour de son métier, observé sans relâche (le conducteur d'une ambulance, une infirmière et un médecin dans *Sofia's Last Ambulance*), ou objet d'une passion sans limite (Charcot et sa patiente préférée, dans *Augustine* d'Alice Winocour). Amour de l'amour, en dépit des obstacles de la vie (*Hors les murs*), deuil impossible d'un amour ravivé (*J'enrage de son absence*) ou amour comme fuite en avant par contrecoup d'un deuil (*Au galop*). Deux films en revanche, aux frontières du genre, dialoguent à distance par leur ambition, leur talent. L'un est un stupéfiant polar urbain indien dans les rues de Bombay (*Peddlers*) qui oppose un traficant de drogues à un flic étrange, sexuellement impuissant. L'autre, *Los salvajes*, s'ouvre aux grands espaces célébrés par le western, où des individus «sauvages» sont confrontés à une autre forme de sauvagerie.

En réponse au titre du beau film de Sandrine Bonnaire, on a envie de dire aux films sélectionnés : nous sommes heureux de votre présence !!

Le Comité de sélection longs métrages : Xavier Leherpeur, Charles Tesson, Fabien Gaffez, Pamela Pianezza, Christine Haas, Charlotte Lipinska et Alex Masson.

LEUR PREMIÈRE FOIS

PAMELA PIANEZZA

Charles Tesson m'a dit un jour: «*Et si nous discutions ?*». Un café trop serré plus tard, nous comparions nos points de vue sur les vampires danois, les camions argentins et le foot italien. Avant d'avoir le temps de dire «*but !*», j'avais une étagère à mon nom au troisième étage du 17, rue des Jeûneurs.

250 films plus tard, j'ai l'impression d'être «entrée à la Semaine» comme on entrerait en religion. D'abord, j'entends des voix qui me ramènent vers l'obscurité chaque fois que je m'apprête à céder à l'appel lumineux du monde extérieur. J'ai même donné un nom à celle qui revient le plus souvent : Hélène. J'ai également renoncé à tout contact avec des membres extérieurs à ma communauté. Enfin, j'ai la conviction d'être investie d'une mission divine depuis qu'un mystérieux barbu m'est apparu en rêves, une pile de DVD dans la main droite. Il n'y a que le vœu de silence durant les projections que j'ai du mal à respecter.

Mettre le nez dehors me semble désormais très superflu. Le week-end dernier, depuis mon fauteuil, j'ai survécu trois fois à la fin du monde, empêché une délocalisation, échappé à un violeur suédois, démasqué un serial killer portugais, appris à jouer aux échecs, géré une prise d'otages, élucidé l'assassinat d'Olof Palme et chanté du Michel Delpech. Comme dirait Stanley Cavell : «*le cinéma nous rend meilleurs*», CQFD.

Reste à savoir comment se déroulera ma réinsertion dans le monde non-fictionnel, prévue pour le mois de juin. Christine H., mère nourricière de notre communauté, suggère de diminuer les doses progressivement : quatre films par jour, puis trois, puis deux… J'ai également entendu parler d'un groupe de parole pour cinéphages dans la région d'Amiens. Mais je n'y crois qu'à moitié : on m'a présenté Alex, Bob et Fabien, trois «anciens» qui, après leur sevrage, pensaient avoir décroché de leur addiction à la pellicule. Quelques mois après le dernier festival de Cannes, ils ont replongé sévère. En même temps, ils ont l'air sympathique. Au pire, je deviendrai comme eux. Me voilà rassurée. ♦

CHRISTINE HAAS

Tout a commencé en automne, à la terrasse d'un café. L'air de rien, Charles Tesson m'a hypnotisée et j'ai dit oui. Avant, j'avais été mise en condition par mes amis du Cercle. Philippe Rouyer m'avait envoyé son rire d'ogre dans les oreilles : «Dis adieu à ta vie privée !». Xavier Leherpeur m'avait vaguement inquiétée : «Tu vas comprendre pourquoi j'ai l'air d'un zombie entre les mois de janvier et avril !». Mais Sophie Grassin m'avait convaincue : «C'est une expérience unique !».

En hiver, j'ai découvert notre futur quartier général, le casier à mon nom où les DVD allaient s'empiler, et l'endroit magique où la pile de gâteaux ne s'épuiserait jamais. J'ai rencontré la divine équipe de la Semaine de la Critique. Et j'ai fait connaissance avec mes camarades sélectionneurs qui allaient prendre une belle place dans ma vie, vu que pendant trois mois je n'aurais ni le temps ni la force de voir qui que ce soit d'autre.

Et le marathon a commencé. Doucement, à raison de quelques projections, de réunions informelles permettant de se découvrir. Puis le rythme s'est accéléré, 30, 40 films par semaine jusqu'à atteindre un chiffre étourdissant. Jusqu'à ce que le soleil et la lune se confondent. Jusqu'au jour où mon boucher s'est gratté la tête en me voyant débarquer en pyjama.

Transformés en machines de guerre, nous sommes devenus les soldats cinéphages d'une troupe d'élite. Chacun de nous espérant trouver la perle rare, amorcer les débuts d'un futur grand cinéaste. Fabien, victime désignée d'un double complot SNCF-RATP, faisait preuve d'une détermination héroïque pour rallier la base. Alex, branché en permanence sur le qui-fait-quoi du monde du cinéma partageait généreusement ses scoops. Xavier s'imposait avec humour comme notre conscience politique. Pamela, de nature rebelle, soufflait sur la moindre braise révolutionnaire. Charlotte posait simultanément sur la table ses interrogations féministes et ses mini-financiers faits maison. C'était bien de choisir de beaux films avec de nouveaux amis.

Au printemps, ce fut l'heure des délibérations, des fous-rires et des coups de foudre sacrifiés. En fin stratège, Charles les a menés tout en finesse. Grâce à lui, la sélection est devenue celle d'un grand cœur battant à l'unisson. ♦

CHARLOTTE LIPINSKA

Un certain Xavier L. m'avait pourtant prévenue. «*Tu vas voir, c'est génial! Mais tu vas en chier…*» Allez savoir pourquoi, mon cerveau n'avait retenu que la première partie de la phrase. Fin février, première réunion collective. On fait connaissance, Hélène et Rémi nous expliquent le fonctionnement de l'aventure, notre délégué général nous donne le la, une bonne âme apporte des croissants. Je prends mes premiers huit DVD avec une petite mine. «*C'est beaucoup, non ?!*» Alex M., grand manitou aguerri, a la politesse de ne pas me rire au nez. «*Ce n'est qu'un début…*» Suivent alors deux mois hors du temps pour construire une section parallèle et une vie qui ne l'est pas moins.

Entre projections en salle, réunions hebdomadaires et Golgotha de DVD à voir chez soi, on voit tout, sauf peut-être le soleil. Avec parfois un drôle de décompte mental. «*Plus que 6, plus que 5… Oui, mais celui-là fait 2h30, donc ça compte double…*» On vit, on pense, on respire galettes et bobines dans le noir. Une vraie vie de vampire. Ayant vite compris que le premier ennemi est sa propre fatigue, chacun s'organise. Certains sont du soir, d'autres du matin. Question de plaisir. Et tous nous rejoignons sur l'appétit et la gourmandise (cookies inclus). Mais voir les films n'est qu'un début. Il faut ensuite expliquer, écouter, convaincre nos camarades et se mettre d'accord. Nous le sommes souvent. Y a t-il pour autant une objectivité de la critique ? Je ne le crois pas. Ma seule certitude est que nous partageons le même frisson : celui de la découverte. La Semaine de la Critique étant dévolue aux premiers et seconds films, nous rêvons tous en secret de découvrir les futurs grands de demain. Ceux à propos desquels on se targuera plus tard de dire «*Je vous l'avais bien dit !*». Ce que Xavier L. pourrait très bien me rappeler demain. Car oui, «*on en chie*». Mais pour le reste, il avait raison. ♦

SÉLECTION
DE LA 51e SEMAINE DE LA CRITIQUE

COMPÉTITION
Longs métrages

Aquí y allá
Antonio Méndez Esparza
(Espagne / Etats-Unis / Mexique)

Au galop
Louis-Do de Lencquesaing
(France)

Hors les murs
David Lambert
(Belgique / Canada / France)

Peddlers
Vasan Bala
(Inde)

Los Salvajes
Alejandro Fadel
(Argentine)

Sofia's Last Ambulance
Ilian Metev
(Allemagne / Croatie / Bulgarie)

Les Voisins de Dieu
Meni Yaesh
(Israël / France)

Courts et moyens métrages

La Bifle
Jean-Baptiste Saurel
(France)

Ce n'est pas un film de cow-boys
Benjamin Parent
(France)

Circle Line
Shin Suwon
(Corée du Sud)

O Duplo
Juliana Rojas
(Brésil)

Family Dinner
Stefan Constantinescu
(Suède)

Fleuve Rouge, Song Hong
Stéphanie Lansaque et François Leroy
(France)

Hazara
Shay Levi
(Israël)

Horizon
Paul Negoescu
(Roumanie)

Un dimanche matin
Damien Manivel
(France)

Yeguas y cotorras
Natalia Garagiola
(Argentine)

SÉANCES SPÉCIALES

Film d'ouverture
Broken
Rufus Norris
(Royaume-Uni)

Séances spéciales
Augustine
Alice Winocour
(France)

J'enrage de son absence
Sandrine Bonnaire
(France / Luxembourg / Belgique)

Films de clôture
À l'heure où nous imprimons *La Lettre,* le programme de la soirée de clôture n'a pas encore été dévoilé.

COMMENT VOUS ***PORTEZ-VOUS ?***

par Gérard Lenne

Je sais que cette rubrique agace. Elle irrite d'abord, c'est humain, ceux qui commettent les fautes que je passe mon temps à dénoncer, et qui ont cette réaction classique : mais quelle importance ? Tout le monde s'en fout ! Ensuite les autres, ceux qui reconnaissent le bien-fondé de mes remarques, mais qui plaident leur inutilité : ça ne sert à rien, tu t'époumones en vain (ou pire : ces fautes sont «passées dans la langue»).

Il faut dire que l'écoute quotidienne des médias (voire leur lecture, les vrais correcteurs ayant disparu de la presse écrite) aurait tendance à corroborer ce fatalisme. Quand on entend un Éric Zemmour, d'ordinaire mieux inspiré en la matière, se vanter de dire «en revanche» au lieu de «par contre» (la préciosité au lieu de l'exactitude), il y a de quoi désespérer.
C'est donc envers et contre tous que je m'obstine dans cette tâche sisyphienne. Quelques exemples…

Au commencement était le verbe. Faut-il rappeler une énième fois qu'on n'initie pas quelque chose, comme on l'entend trois fois par jour, mais quelqu'un (à quelque chose) ? Comment stopper l'invasion de «pointer» dans le sens de montrer, désigner ? À la rigueur, on pointe du doigt ; seuls pointent les ouvriers en usine, et les boulistes. Quant au «cliver» très à la mode, qui sait que c'est un terme de géologie ?
Comment faire la chasse aux faux verbes dérivés, genre «solutionner» à la place du français «résoudre» ? Même dans les mails du SFCC, on parle de «candidater» au lieu de postuler. Combien de critiques se vantent indûment de «chroniquer» ou de «rubriquer» ! Et combien de publicitaires estiment qu'il faut «impacter» (toucher, ou convaincre) avec un slogan «impactant» (efficace, qui fonctionne) [l'affiche de la SC sera impactante sur la Croisette].

Je ne dis rien de l'énervant «supporter» (de l'anglais to support) dans le sens de «soutenir» : un contresens total, courant chez les sportifs. Ajoutons-lui «targetter», synonyme ridicule de «prendre pour cible».

> «POURQUOI MARKETER ÇA DE MANIÈRE UN PEU TRENDY ET RIGOLOTE ?»

Dans les années 60, j'étais le premier à railler Étiemble et sa dénonciation du «franglais». Mais qui eût cru que nous allions tomber aussi bas ? Les contaminations anglo-américaines sont désormais monnaie courante. On accepte l'épouvantable «caster» (pour : attribuer un rôle)… On sait bien que c'est de l'humour (sur le mode du «j'te love» des SMS), ou quand on intitule un film *Tucker et Dale fightent le mal*. Par contre, on parle sans complexe du nombre de «copies» d'un livre (exemplaires doit être trop long !). Et on doit se battre pour qu'à la SC on évite la «top list» (sélection) et la «short list» (présélection).

On en arrive à des sommets, surtout dans les «talk shows» (débats) télévisés. L'autre soir, je le jure, j'ai entendu la bédéaste Pénélope Bagieu, charmante au demeurant, se demander «pourquoi marketer ça de manière un peu trendy et rigolote ?» (sic). Si marketer signifie vendre, il faut préciser que trendy veut dire «à la mode». On comprend mieux.
Au rayon des emplois impropres, j'en profite pour stigmatiser un terme vachement trendy : le «retour» qui se substitue aujourd'hui à la «réponse». Contrairement à Rina Ketty chantant dans *J'attendrai… (ton retour),* inoubliable tube de 1937, votre retour qu'on attend en fin de courriel n'est plus, sachez-le sans illusion, que votre réponse.

Mais quel est le verbe passe-partout, employé à toutes les sauces, plus omniprésent que le verbe «faire». Qui l'a remarqué ? C'est «porter». Tout se porte, de nos jours. Il ne se passe pas cinq minutes de radio ou de télé sans qu'il nous porte un coup dans les tympans.

Il veut tout dire. En politique, on porte ses idées, son programme, ses convictions, son message, ses valeurs, son électorat, ou bien un rêve, ou encore «la voix de la France» ou «une ambition pour la France». Le cinéaste, lui, porte un scénario, la critique littéraire avoue avoir été «portée par ce livre», le critique de cinéma certifie que «ce film est porté par ses acteurs» (le tout dans la même émission : «Ça balance à Paris») mais il se peut aussi que «les comédiens portent le récit» (site Filmoline). Lors de la Journée de la Femme, certaines portent un appel, toutes portent cette journée (France Inter). Ailleurs, on «porte le financement d'un projet» (le financer serait trop simple). Écoutez bien ! Maintenant que je vous l'ai dit, vous allez l'entendre… À tout bout de champ… jusqu'à l'écœurement ! Portez-vous bien malgré tout. ♦

PIRATAGE NON, **PARTAGE OUI**

par Marie-Pauline Mollaret

Coup de tonnerre sur la toile. Le 19 janvier 2012, une action d'envergure, menée conjointement par le FBI et les autorités locales d'une demi-douzaine de pays, conduisait à la fermeture du site Megaupload et de ses nombreuses déclinaisons (MegaVideo, MegaWorld, MegaClicks…). Chef d'accusation ? Violation des lois sur le copyright (entre autres).

Mais qu'était réellement Megaupload? Créé en 2005 par le fantasque Kim Dotcom (de son vrai nom Kim Schmitz), ce site web proposait un service d'hébergements de fichiers en ligne. Dans la version gratuite, l'internaute pouvait stocker jusqu'à 200 giga-octets de données. Dans la version payante, l'hébergement était tout simplement illimité, de même que la taille des fichiers. D'où une utilisation professionnelle du service qui, selon certaines statistiques, aurait concerné plus de 80% des cinq cents premières entreprises américaines. En tout, Megaupload représentait ainsi quelque cinquante millions de visiteurs par jour pour douze milliards de fichiers stockés et plus de cent quatre-vingts millions de membres.

Bien sûr, ce n'est pas l'utilisation légale de Megaupload qui lui a valu cette action d'éclat de la justice américaine. Chaque document placé sur ses serveurs étant accessible de partout dans le monde grâce à un lien direct de téléchargement, le site était rapidement devenu une plate-forme de partage de films et de musiques soumis au droit d'auteur. Ces fichiers étaient eux-mêmes référencés de manière très minutieuse sur la toile, souvent sur des sites spécialisés ou des forums de fans, permettant à l'internaute d'avoir accès en quelques clics aux œuvres de son choix.

Pourtant, s'attaquer à ce service en particulier (laissant les coudées franches à ses concurrents, qui n'ont pas manqué de profiter immédiatement du report de fréquentation) pose plusieurs questions de bon sens.

Une fermeture sans arrière-pensées ?

Déjà, on éprouve une certaine gêne à voir les États-Unis se comporter une nouvelle fois en maîtres du monde susceptibles d'arrêter qui bon leur semble aux quatre coins du globe. Or l'opération déployée pour mettre fin aux services de Megaupload a mobilisé des moyens humains et financiers dignes d'une action antiterroriste. Au passage, la justice américaine a fait de Kim Dotcom la nouvelle incarnation du mal absolu, appelant une réponse judiciaire de première importance. Jusqu'à preuve du contraire, le créateur de Megaupload n'a pourtant tué personne. Par ailleurs, parmi les fichiers saisis sur les serveurs de Megaupload figurent des documents parfaitement légaux stockés par des entreprises ou des particuliers payant un abonnement et qui se sont vus déposséder de leurs biens du jour au lendemain. Plutôt cavalier.

D'autant que la question du but réellement poursuivi par le FBI se pose, notamment sur le Net où les rumeurs

vont bon train. Il se dit par exemple que la fermeture de Megaupload est avant tout une compensation accordée à l'industrie du disque et du film en contrepartie du recul sur les lois SOPA (Stop online piracy act) et PIPA (Protect intellectual property act) renforçant le contrôle du web. Pire, plusieurs sites ont relevé que le service de téléchargement légal que Megaupload s'apprêtait à commercialiser (Megabox) allait faire de l'ombre aux diverses majors, dans la mesure où 90% des bénéfices faits par le site auraient été reversés aux artistes. Dès lors, on imagine les pressions qu'ont pu exercer les principaux groupes pour se débarrasser de cette concurrence déloyale… et on comprend dans le même temps pourquoi les sites rivaux de Megaupload en termes d'offre illégale ont, eux, été épargnés.

Quoi qu'il en soit, le principal problème soulevé par toute cette affaire, à savoir la protection du droit d'auteur et des œuvres culturelles en général, demeure entier. Car au fond, qui pâtit le plus de la fermeture de Megaupload ? Les blockbusters américains et les albums des grands pontes de l'industrie du disque sont toujours accessibles et risquent de le demeurer un moment. Il suffit en effet de se renseigner pour trouver les nouveaux sites qui les mettent à disposition. En parallèle, le *peer-to-peer* reprend du poil de la bête. Et en coulisses, de nouveaux systèmes (toujours plus ingénieux) se développent pour continuer à rendre accessibles les œuvres avant même leur sortie en salles. Dans le même temps, les observateurs ne sont pas d'accord sur le fait que l'offre légale ait réellement profité de la situation.

Pour la lutte contre le piratage, ce coup de filet serait donc presque un coup dans l'eau, qui fait paradoxalement d'innombrables dommages collatéraux. Car les vraies victimes de cette fermeture, ce sont les cinéphiles avides de perles et autres bijoux introuvables jamais édités en DVD. De nombreux sites comme «La Caverne des introuvables» ou «Horror vhs collector» mettaient en effet à disposition des œuvres boudées par les grands circuits commerciaux, puisque non rentables, et qui sans l'immense travail de compilation et de numérisation d'une poignée de passionnés, seraient invisibles. *Howard le canard*, *Electric Dreams*, *La Revanche du sacristain cannibale*… autant de titres auxquels Internet avait permis de connaître une seconde vie. Dans le cas du *Sacristain*, réalisé par le Belge Jean-Jacques Rousseau, c'est même directement son réalisateur qui avait proposé ses films à la Caverne des introuvables, preuve que cette diffusion hors des circuits traditionnels lui apportait plus de plaisir que de manque à gagner.

Nivellement par le bas

Dans le même genre d'idées, la Caverne des introuvables mettait un point d'honneur à supprimer les œuvres si leurs ayants droit le leur demandaient, ou tout simplement lorsqu'elles finissaient par trouver un éditeur DVD. À la frontière de la légalité, donc,

Une métaphore de l'internaute lambda ? Non, Howard le canard !

mais plutôt du bon côté. Or l'affaire Megaupload a non seulement rendu caducs la plupart des liens proposés sur ce type de sites, mais leur a surtout donné à réfléchir. Hors de question pour ces amateurs passionnés de devenir les prochains boucs émissaires. La Caverne des introuvables est donc désormais fermée. Un message sur son site laisse toutefois une lueur d'espoir à ses fans, et ouvre clairement un débat qui va bien au-delà de Megaupload en appelant à la recherche d'une solution concrète qui «*rendrait réellement légitime [son] travail et son partage auprès du plus grand nombre*».

Et finalement, c'est bien la question que pose «l'affaire» Megaupload. En agissant comme un rouleau compresseur qui ne fait pas de distinction entre ce qu'il écrase (mais contribue un peu plus à niveler l'offre par le bas), la justice américaine a surtout évité de réfléchir à une vraie bonne solution qui permettrait de rémunérer les ayants droit tout en satisfaisant tous les publics. La licence globale est évidemment dans tous les esprits. Proposée dès 2001, cette licence correspondrait à un forfait standard payé par les utilisateurs d'Internet pour avoir le droit de télécharger des œuvres culturelles disponibles en ligne. L'argent récolté pourrait être réparti entre les ayants droit sur le modèle des sites déjà existants en musique (Spotify, par exemple).

On imagine que bien des utilisateurs réguliers de téléchargement illégal seraient prêts à payer ce forfait en échange de leur tranquillité d'esprit, dans la mesure où nombreux sont ceux qui le font déjà, notamment par le biais de l'offre premium de Megaupload ou d'un service de redirection qui permet d'abriter ses agissements coupables derrière un pare-feu domicilié dans un «paradis numérique». En refusant la licence globale, l'industrie du disque et du cinéma enrichit donc les petits malins qui proposent des voies de contournement illégales (et dont Megaupload a largement fait partie) sans remplir les poches de ses artistes. Au final, presque tout le monde y perd, et surtout les cinéphiles avertis. ♦

Du côté du téléchargement gratuit et légal

Pour les cinéphiles en manque, on ne peut que recommander quelques liens proposant des films gratuits en téléchargement légal. Le site «archive.org» propose ainsi une liste importante (plus de 3000 références) d'œuvres tombées dans le domaine public, parmi lesquelles des classiques (*Le Cuirassé Potemkine* d'Eisenstein) et des curiosités (*The Last Man on Earth* de Sidney Salkow et Ubaldo Ragona). D'autres, comme «openculture.com», listent les films disponibles sur la toile, notamment ceux de Tarkovski, d'Hitchcock ou avec John Wayne.

LUC BESSON

Propos recueillis par François Quenin

«CE QUI M'A PERMIS DE FAIRE DU CINÉMA, CE N'EST PAS LES CRITIQUES.»

Après un bref flirt, les relations entre Luc Besson et les journalistes de cinéma ont toujours été… critiques ! Nous nous devions de le rencontrer, dans le cadre de notre enquête-feuilleton. Notre ami François Quenin *(Le Point, Historia, Témoignage chrétien)* s'est porté volontaire pour cette mission. Besson s'est donc expliqué, non sans être oublieux, parfois. Ainsi, quand il évoque Robert Chazal qui (j'en témoigne) fréquentait assidûment les projections de presse. Et s'il lui est arrivé, par commodité, d'aller voir un film en salle, le mercredi à 14 heures, le cher Luc omet de préciser que Robert écrivait pour un quotidien, et que son papier pouvait tomber dès le lendemain. Ce qui change tout ! Quant à dire qu'il ne parlait pas des films qu'il n'avait pas aimés, je connais quelques cinéastes que cette affirmation feraient sourire… jaune. G.L.

Photographie - M.Bragard

«LA CRITIQUE EST ACCEPTÉE PAR LES DEUX MAIS PAS SOUHAITÉE. ELLE EST LÀ, ELLE S'EST AUTOPROCLAMÉE. MAIS TOUT CELA MANQUE UN PEU D'HONNÊTETÉ.»

Vous vous moquez des critiques ou cela vous ennuie qu'ils ne vous reconnaissent pas ?

Ça fait maintenant plus de vingt ans que je ne les lis plus. De toutes façons, ils n'écrivent pas pour moi (rires). En réalité, ça ne m'apporte pas grand-chose. Je comprends très bien la démarche. Les gens font leur métier. Moi, mon souci n'est pas là. Il est d'apprendre, d'essayer de faire un nouveau film, meilleur que celui d'avant, de rencontrer des créateurs, de m'en inspirer, de mélanger nos talents, c'est cela mon quotidien. Je suis en train de travailler sur le prochain film : où est-ce qu'on va ? Avec qui ? Comment ? Je suis passionné par ça. N'importe quel metteur en scène sait que parmi les gens qui vont voir son film, certains vont l'aimer, d'autres non. Il y a surtout plein de gens qui ne vont pas y aller (rires). Quand *Le Grand Bleu* fait dix millions d'entrées, tout le monde me dit, c'est formidable. Mais ça veut dire qu'il y a cinquante millions de gens qui ne sont pas allés le voir. Parce qu'ils n'ont pas eu envie. Cela ne veut pas dire que le film est mauvais ou bon. En tant que créateur, on le comprend et on l'accepte assez bien.

Par ailleurs, ce devrait être des médiateurs, les critiques.

Oui. Ça devrait. Mais ça ne l'est pas. Ça ne l'est pas par leur faute. Parce que tout cela manque beaucoup d'honnêteté.

C'est-à-dire ?

Quand les gens vont au cinéma, ils paient pour voir ce qu'ils ont envie de voir, c'est un mouvement naturel. Je ne suis pas allé voir le film d'Untel parce que je n'avais pas envie de payer dix euros. En revanche, en ce moment je ne vais pas très bien, j'ai envie d'une bonne comédie, je vais donner dix euros pour Dany Boon. Dans ce processus, tout se tient, tout est logique. Tout le monde se respecte. Le créateur respecte le choix du spectateur. Le spectateur respecte la proposition qu'on lui fait, très content d'avoir le choix entre dix films. Cette relation fonctionne bien. Ce sont des gens qui s'aiment. Les créateurs aiment le public et le public aime ces créateurs-là.

À côté, la critique est acceptée par les deux mais pas souhaitée. Elle est là, elle s'est autoproclamée. Mais tout cela manque un peu d'honnêteté. D'abord elle est payée pour y aller. C'est un travail. Ensuite, combien de critiques ont fait le papier parce qu'il est vendeur et non parce qu'ils aimaient le film. Je rencontre souvent des journalistes qui ont envie de parler d'un petit film parce qu'ils l'ont aimé. Ils ne vont pas le faire parce que ce n'est pas à la mode et qu'il vaut mieux parler de tel gros film qui va sortir.

J'aimais beaucoup Robert Chazal qui travaillait autrefois à *France-Soir*. Je ne l'ai rencontré qu'une fois. Quand des gens du métier voulaient l'inviter, il disait : non, non, je vais voir le film à 14 h en salles. C'était une très bonne démarche d'aller en salles. Donc il ne parlait pas du film la veille, il en parlait le jour d'après. Et il ne parlait que des films qu'il avait aimés. On pouvait déduire que ceux dont il ne parlait pas, il ne les avait peut-être pas forcément aimés. Mais il avait une sorte de politesse et de gentillesse. C'est quelqu'un qui donnait envie d'aller voir le film. À partir de là, il devenait un partenaire. Quand il n'avait pas vu votre film, on ne lui en voulait pas, car il était de notre côté, pas du côté du film, mais du côté du cinéma. Comme Pierre Tchernia : qu'est-ce qu'il m'a emmené au cinéma ! Quand il parlait d'un film : «Ah ! Vous devriez le voir ! C'est formidable parce qu'il y a tel acteur, vous vous souvenez, vous l'aviez vu dans tel film…». Chazal et Tchernia, comme d'autres, sont des passeurs. Ils sont dans la bonne boucle, de notre côté. Dès lors que certains se placent en antagonistes : vous avez peur de ce que je vais dire, ma voix compte, etc., on n'est pas dans le même jeu.

Vous avez été dans ce jeu avec votre premier long métrage,* Le Dernier Combat (1983), *louangé par la critique…

Je n'ai rien demandé.

… qui vous a lancé dans le cinéma.

Non, non ! J'ai fait le film avant les louanges. Ce qui m'a permis de faire du cinéma, ce n'est pas les critiques.

C'est le public ?

Ce sont les gens qui ont cru en moi, qui ont mis de l'argent sur mon film et les spectateurs qui sont venus le voir.

***Nettement moins d'ailleurs que pour* Le Grand Bleu…**

Oui, mais ce n'est pas cela qui vous permet de faire des films. Ce sont les producteurs, les distributeurs, les gens du métier qui voient dans un premier film celui qui a du talent, qui sait raconter des histoires. Alors, on va lui donner de l'argent pour qu'il en fasse un deuxième, un troisième. Pour faire le premier, je me suis arraché. J'avais 19 ans. Je me suis très endetté. Après cela, les critiques l'ont louangé parce que c'est toujours bien de découvrir un jeune. J'en étais le premier ravi. Mais ce n'est pas cela qui change la courbe de ce que vous avez à faire. ♦

CONSEIL SYNDICAL

1er décembre 2011
par Isabelle Danel

Début de séance à 15h05
Présents : Jean-Jacques Bernard, Patrice Carré, Jean-Paul Combe, Isabelle Danel, Danièle Heymann, Bernard Hunin, Gérard Lenne, Éric Libiot, Alex Masson, Philippe Rouyer, Charles Tesson, Jacques Zimmer.
Ainsi que : Marion Dubois Daras, Rémi Bonhomme, Anaïs Couette.
Absents : Jean-Christophe Berjon (pouvoir à Ch. Tesson), Sophie Grassin (pouvoir à I. Danel), Michel Ciment (pouvoir à Ph. Rouyer), Pierre Murat (pouvoir à D. Heymann).

Questions diverses
> *Les Lettres* n° 39 et 40
Point par Gérard Lenne, Anaïs Couette et Marion Dubois Daras. Problèmes d'impression sur *La Lettre* n° 39, changement d'imprimeur. Réflexion sur le bouclage de *La Lettre* n° 40, à paraître en mai.

> Nouvelles adhésions : Nous accueillons Verlaguet Waltraud, René Marx, Christine Haas et Gauthier Jurgensen.

Point sur l'édition de la Semaine 2012
> Charles Tesson, délégué général, fait part des changements qui ont eu lieu au sein du comité de sélection.

> Court métrage : Joséphine Lebard, Baptiste Etchegaray, Bernard Payen.
> Long métrage : Alex Masson, Fabien Gaffez, Xavier Leherpeur, Charlotte Lipinska, Pamela Pianezza, Christine Haas.

> Point sur les reprises et rétrospectives de la Semaine de la Critique 2011 par Charles Tesson et Rémi Bonhomme. Bombay, Tokyo, Brisbane, Rio, Sao Paulo, Pusan, Toronto, etc. En France, une rétrospective accompagnée de débats a eu lieu à la Cinémathèque de Nice.

> Présentation de la stratégie de développement durable pour 2012.

Prix du SFCC 2011
Informations sur les prix du Syndicat de la Critique le lundi 6 février 2012. Discussion autour de la nécessité de changer de salle pour la cérémonie en 2013, pour pouvoir accueillir plus de monde.

Nouveaux statuts et règlements
Le bureau restreint a travaillé sur une nouvelle version de nos statuts. Accord pour présenter ces statuts lors de la prochaine AG. À l'unanimité des présents et représentés.

Règlement intérieur : discussion de détails. Vote : 14 pour, 1 abstention.

Question financière
Jean-Paul Combe, trésorier, fait état d'une année record au niveau budgétaire, due aux partenariats supplémentaires pour notre édition anniversaire.

Point sur les demandes de subventions pour 2012, par Rémi Bonhomme. Une baisse générale se fait sentir.

Point financier sur l'année 2012, par Jean-Paul Combe. Discussions et vote concernant l'augmentation des indemnités du délégué général et des membres du comité de sélection, pour l'exercice en cours 2012. Augmentation du plafond des remboursements. Vote : 14 voix pour, 1 abstention

Vie syndicale
> Point sur l'avenir de la carte verte par Bernard Hunin : information sur la nouvelle Fédération / statuts, mise en place et fonctionnement.

> Discussion autour de la Semaine de la Critique et des différentes rétrospectives.

> Prix SFCC aux Festivals de Biarritz et d'Arras.

> Point sur la réunion SACD, observatoire surveillance conservation des œuvres.

La séance est levée à 17h55. ♦

13 mars 2011
par Isabelle Danel

Début de séance à 15h10.
Présents : Jean-Jacques Bernard, Michel Ciment, Jean-Paul Combe, Isabelle Danel, Sophie Grassin, Danièle Heymann, Bernard Hunin, Gérard Lenne, Alex Masson, Pierre Murat, Philippe Rouyer, Charles Tesson, Jacques Zimmer
Ainsi que : Marion Dubois Daras, Rémi Bonhomme, Anaïs Couette.
Absents : Patrice Carré (pouvoir à J.-P. Combe), Éric Libiot (à J.-J. Bernard), Jean-Christophe Berjon (pouvoir à Ch. Tesson).

Point financier
Jean-Paul Combe, trésorier, annonce qu'après l'année de notre cinquantième anniversaire, et un budget 2011 équilibré, nous revenons à la «normale». Rémi Bonhomme, coordinateur, fait état d'un intérêt toujours accru pour la Semaine de la Critique, du renouvellement (et de l'augmentation) de la subvention du CNC, de la suite de notre partenariat avec Nespresso, mais aussi de partenariats manquants pour l'année 2012, la crise se faisant forcément sentir.

Jean-Paul Combe reprend la parole et propose au bureau, pour pallier ce manque, d'autoriser un déficit prévisionnel de 20 000 euros.
Accordé à l'unanimité des votants, soit 15 voix.

Vie syndicale
> Nouveaux adhérents : nous accueillons Jean-Dominique Nuttens et Mehdi Omaïs.
> Radiations : Le bureau du syndicat a procédé à des relances pour les adhérents n'ayant pas payé leur cotisation depuis plus de trois ans.

Il est nécessaire d'assainir la situation sinon, chaque budget annuel table sur un prévisionnel qui ne sera jamais payé.

Un courrier sera envoyé aux personnes n'ayant pas clairement exposé leur souhait quant à leur adhésion.

> Carte verte : Bernard Hunin fait le point de la nouvelle situation, avec la création récente de la Fédération nationale des Critiques de la Presse française, destinée à décerner des cartes vertes aux journalistes à temps plein, et aux pigistes à temps partiel. 345 cartes ont été attribuées cette année.

> Soirée de remise des prix : Bilan de cette année, très satisfaisant.
Questions posées sur le prix du court métrage, dont l'organisation doit être remise en cause. Désormais, comme les prix du DVD, de la télévision, les prix littéraires et le prix singulier, il sera remis par un jury de cinq personnes renouvelables chaque année. L'appel à candidatures sera lancé très prochainement pour l'année en cours.
Notre président Jean-Jacques Bernard a soulevé la question d'une captation TV de la cérémonie, ou d'une émission qui lui serait consacrée. Projet à suivre

> Votes pour les différents jurys :

- Représentant du SFCC au sein du jury de la Caméra d'or au Festival de Cannes 2012 (1 poste) : Francis Gavelle est élu avec 9 voix

- Prix littéraires (5 postes) : Marc Cerisuelo, Jean-Paul Combe, Jérémie Couston, Olivier Curchod, et Pierre-Simon Gutman. Consultant : Claude Gauteur.

- Prix DVD et Blu-Ray (5 postes) : Jean-Pierre Bergeon, Philippe Gautreau, Jean-Philippe Guerand, Gérard Lenne, et Caroline Vié. Consultant : Philippe Rouyer.

- Prix du Film singulier (5 postes) : Michel Ciment, Xavier Leherpeur, Alex Masson, Jean-Max Méjean et Guillemette Odicino.

- Prix télévision (7 postes) Christian Bosséno, France Hatron, Bernard Hunin, Pierre Langlais, Jean Rabinovici, Macha Séry, Léo Soesanto.

> *Lettre* n° 40 : Suite aux problèmes rencontrés pour finaliser *La Lettre* du mois de mai avec la sélection complète de la Semaine de la Critique (qui n'arrive que fin avril) elle sera désormais envoyée en juin aux adhérents.

> Problèmes rencontrés par nos adhérents pour accéder aux projections. Même si le phénomène des projections de presse réservées à certains supports et interdites à d'autres n'est pas nouveau, il semble en nette expansion. Un groupe de réflexion va se pencher sur la question.

> Nominations : Jean Rabinovici a été nommé par Jean-Jacques Bernard, avec l'accord du bureau, à la Commission nationale d'Art et Essai

Point sur la Semaine
Les projets d'affiche sont soumis au bureau. Charles Tesson, délégué général, évoque les pistes pour les membres et présidents des jurys court métrage et long métrage et annonce la création d'un troisième jury qui remettra un prix révélation, composé de jeunes journalistes de blogs et de sites internet.

Fin de séance à 18h15. ♦

Nos vice-présidents, Pierre Murat et Danièle Heymann

GEORGES SADOUL
HABEMUS PAPAM

par Jacques Zimmer

La référence, le seul dont on dise «le» Sadoul comme on cite Larousse ou Littré bien qu'il fût plus connu par ses lecteurs que reconnu par ses pairs. Comme le souligne Philipe d'Hugues[1] : il ne fit pas partie des glorieux «24» qui fondèrent le prix Louis Delluc en 1936, en hommage au grand précurseur. «Il ne faisait sans doute pas le poids» ajoute d'Hugues, ce qui est peut-être discutable. Plutôt pas le bon profil que celui de ce surréaliste des premières heures promettant une «fessée publique» au major de Saint-Cyr, puis passé (comme Aragon) à une définitive adhésion au régime soviétique et aux thèses du «Parti».

En marge de cette légendaire première vague *«présentant les opinions les plus différentes, mais critiques véritables»* (Claude Aveline) Sadoul (1904-1967) se veut avant tout journaliste qui, après avoir choisi des études de droit se consacre à la presse d'extrême gauche et à des thèmes directement engagés. «Les religions et le chômage», «Les casernes et leurs brimades», reportages sociétaux, parfois en relation avec le photographe Henri Cartier-Bresson.

Autre paradoxe : s'intéressant assez tardivement au cinéma, celui qui en signera la plus populaire histoire n'a aucune formation dans ce domaine. Ce qu'il palliera par une énorme puissance de travail et surtout par une structure méthodique et des présupposés rigides : une rigueur marxiste pure et dure qui, si elle le prédispose à comprendre parmi les premiers l'importance de l'économie, ne lui évite pas un dogmatisme incessant.

Sadoul s'est, au départ, inscrit en opposition de la publication, en 1935, de l'ouvrage de Bardèche et Brasillach où l'on trouve, d'entrée, ce portrait de Zukor : «*La troisième industrie du monde se réveilla un beau matin entre les mains du patient petit fourreur juif.*»[2] Il ne s'agit pourtant pas d'une simple réponse pamphlétaire, mais d'une vision idéologique précise, doublée d'une constante préoccupation esthétique. S'il cite cette parole de Samuel Goldwyn «*L'art, moi, je m'en fiche. [...] Je ne cherche pas à faire de l'art, mais à faire de l'argent*», il conclut aussitôt à propos de *Naissance d'une nation* que cet «*avènement d'un nouvel impérialisme*» est également «*un film clé dans l'histoire de l'art du film*». Le traitement comparé est éclairant : là où Brasillach se contente de remarquer «*l'aspect assez romanesque où le Ku-Klux-Klan jouait un rôle glorieux et actif*», Sadoul parle crûment de «*racisme bestial et d'idéologie réactionnaire*». Là où le premier trouve des emprunts à Méliès pour en extraire une «*technique absolument nouvelle*» sans en dire plus, le second consacre une longue et précise étude au langage propre de Griffith, syntaxe révolutionnaire et complexe. Posant même les bases prémonitoires d'une analyse filmique précisément argumentée.

En fait, Sadoul rompt avec la critique impressionniste souvent brillante directement héritée des cultures littéraires d'un Marcel Achard, d'un Marcel Arland et évidemment de Brasillach. Lui s'inspire davantage de ceux qui commencent à théoriser comme Delluc ou Moussinac. Il annonce Mitry et de plus lointains héritiers : Lacan, Barthes ou Metz. En fait, se confirme que Sadoul est moins critique que journaliste (les faits et leur représentation) doublé d'un analyste (la vie propre de l'image dans la vie sociale). D'où, sans doute, une pratique annexe de la critique, cette réaction immédiate devant une production qui file entre les doigts.

La grande histoire de Sadoul est un témoignage irremplaçable et d'une ampleur démesurée sur le premier demi-siècle du cinéma : il consacre un volume entier à l'invention du cinématographe (1832/1897)[3] et considère que le «*cinéma devient un art*» seulement en entamant le tome 3.

Une intense curiosité et une rare prescience marquent ce travail. Pour exemple : son chapitre sur le cinéma anglais de 1914 à 1920 ou, après avoir longuement décrit la bataille du *Block Booking* qui voit l'industrie hollywoodienne imposer ses modèles, il consacre une analyse serrée à l'émergence d'une école documentariste, préoccupée des scènes de la vie réelle, de la condition ouvrière et surtout du sort des femmes, comme une forme primitive du futur grand cinéma social britannique.

De même annonce-t-il déjà que le cinéma japonais est «*le seul qui puisse se comparer au cinéma en France, en Allemagne ou aux États-Unis*».

Plus loin, il restitue, dans une éblouissante étude stylistique des chefs-d'œuvre de Sjöstrom et Stiller, la naissance d'un cinéma suédois, hélas «*ne dépassant pas les frontières scandinaves*», mais qui allait profondément marquer les futures écoles expressionnistes.
Reste, bien entendu, (et ce sera particulièrement sensible dans sa future activité critique) la double erreur (rabâchée par ses contempteurs) de surestimer largement le cinéma soviétique dont il écrivait, en 1953, «*il est depuis trente-cinq ans le vrai cinéma d'avant-garde*» tout en jetant aux orties *La Comtesse aux pieds nus, L'Homme tranquille, Bronco Apache* ou *Johnny Guitare*»[4]

Flash back : il participa activement au renouveau de la critique à la Libération avec *Les Lettres françaises* dont l'équipe s'était constituée dans la clandestinité avec lui-même comme titulaire de la rubrique cinéma. Peu avant, Bazin prévoyait l'évolution à venir entre une «*quotidienne au jugement succinct sur les mérites techniques et artistiques*», une «*hebdomadaire vigoureusement militante*» et enfin «*une critique de revues spécialisées qui seraient au septième art ce que d'autres publications sont à la peinture ou à la musique*».[5]

La suite est connue.
Pour en revenir à Sadoul, il représente la France (aux côtés de Painlevé et Langlois) au Congrès international du cinéma de Bâle (août 45). Mais, cette même année, dans le procès inique monté contre Clouzot et *Le Corbeau,* Sadoul s'affiche en procureur implacable qui écrit dans *Les Lettres françaises,* sous le titre «Faut-il autoriser *Le Corbeau* ?», ces effarants contre-sens : «*Le brio ne dissimule pas que rien n'est neuf dans ce film, ni son pessimisme célinien, ni ses principaux morceaux de bravoure qui doivent tout à une mémoire intelligente et rien au génie créateur.*» Puis il assimile le propos à Goebbels et *Mein Kampf.*

Décidément Sadoul est plus inspiré, au quotidien, dans l'action que dans l'appréciation : il est à l'initiative de la fusion, le 18 mars 1946, des deux associations de critiques qui vont former l'Association française de la Critique de cinéma. Laquelle deviendra, en 1981 le Syndicat français de la critique de cinéma.

Entre temps, Sadoul est devenu une sorte de pape de l'histoire du cinéma, traité en invité d'honneur dans la presse spécialisée et prononçant des conférences partout dans le monde. Mais celui qui s'était encore enthousiasmé pour le *Paisa* de Rossellini en 1946 apparaît désormais comme un homme du passé.

En marge de certains égarements critiques, Sadoul eut le mérite de reprendre, compléter, rééditer constamment (en 1953, 1959 et 1961) la première version de son irremplaçable (pour l'époque) *Histoire du cinéma mondial*. Il put y corriger les erreurs factuelles qu'on a souvent (mais injustement) attribuées à ce monstre de travail à une époque dépourvue de sources fiables et surtout d'accès aux films. Ce n'est pas pour rien qu'il se démena pour la conservation des copies et le soutien actif à la Cinémathèque. Toute la critique contemporaine lui doit une parcelle de ses sources et de son savoir. ♦

---

(1) *La Critique de cinéma en France,* «Les années trente et l'Occupation», Ramsay, 1997.

(2) Dans sa préface aux *Pionniers du cinéma,* Sadoul note le paradoxe «qu'il y a à consacrer cinq cent pages à une époque dont les vestiges pourraient être visionnés en une après-midi.»

(3) *L'Écho des étudiants,* 11 décembre 1943.

Repères bibliographiques

Parutions 2012/1

par Claude Gauteur

Nos adhérents ont publié

Bref n°100

Agence du court métrage
160 pages
10 euros

Il n'est pas courant qu'une revue aussi ambitieuse que *Bref* fête son centième numéro. Il fallait en effet un certain courage pour lancer, en 1989, une publication entièrement consacrée au court métrage, ce parent pauvre à la richesse insoupçonnée. Ce fut le mérite de François Ode, qui transforma alors en véritable revue le bulletin interne de l'Agence du court métrage, réservé d'abord aux seuls adhérents.

Désormais bimestrielle, avec Jacques Kermabon au gouvernail, et des signatures comme celles de Raphaël Bassan, Nicole Brenez ou Michel Chion, elle poursuit sa route, apportant au lecteur une impressionnante somme d'informations qui constituent, peu à peu, les foisonnantes archives du court métrage en France.

Ce numéro exceptionnel propose un ensemble de rencontres entre cinéastes de générations différentes, à chaque fois sous la houlette d'un journaliste de la rédaction. À lire et à conserver.

G.L.

HISTOIRE

Histoire générale

Dictionnaire mondial du cinéma, sous la direction de Christian Viviani, Larousse. *Tout sur le cinéma. Panorama des chefs-d'œuvre et des techniques*, sous la direction de Philip Kemp, Flammarion.

La Préhistoire du cinéma : origines paléolithiques de la narration graphique et du cinéma de Marc Azéma, Errance. *La parade est passée…* de Kevin Brownlow, Actes Sud/Institut Lumière.

100 classiques du 7e art de Jürgen Müller, Taschen. *100 petits secrets de cinéma qui font les grands films* de Neil Landau et Matthew Fréderick, Dunod. *L'Âge d'or du cinéma européen. Chefs-d'œuvre des années 1950-1970,* dirigé par Denitza Bantcheva, Éditions du Récif. *Mémoires du monde : 100 films de la Cinémathèque de la communauté française de Belgique* de Marianne Thys et Jean-Louis Comolli, Yellow Now (Crisnée). *Le Cinéma en 1000 photos*, Solar. *Le Cinéma : un parcours en 60 étapes* de Jean-Michel Billioud, Gallimard.

Le Cinéma contemporain, mode d'emploi de Jean-Baptiste Thoret, Flammarion. *Calendrier des films cultes 2012*, Larousse.

Cinémas nationaux

La Mafia à Hollywood de Tim Adler, Nouveau monde éditions. *Road Movies, USA* de Bernard Benoliel et Jean-Baptiste Thoret, Éditions Hoëbecke.

L'Histoire de France racontée par le cinéma de Dimitri Casali et Céline Bathias-Rascalou, Bourin éditeur. *Comédies à la française : 250 films incontournables du cinéma comique français* de Christophe Geudin et Jérémie Imbert, Fetjaire. *Histoire du cinéma français* de Jean-Pierre Jeancolas, Armand Colin.

Le Cinéma espagnol. 250 films incontournables de la cinématographie hispanique et latino-américaine du cinéma sonore à nos jours, de Antxon Salvador, Gremese.

Bollywood et les autres : une histoire du cinéma indien d'Ophélie Wiel, Buchet-Chastel.
Le Cinéma italien de Jean A. Gili, La Martinière. *Rome ville ouverte au cinéma entre vision mythologique et géographie sociale* de Julien Neutres, Éditions de l'Aube.

Cinéma et colonialisme : naissance et développement du septième art au Sri Lanka, 1896-1928. Cinéma et conflits ethniques au Sri Lanka : vers un cinéma cinghalais indigène, 1928 à nos jours de Vilasnée Tampoe-Hautin, L'Harmattan.

Cinéma suisse : une politique culturelle en action : l'État, les professionnels, les publics, Presses polytechniques et universitaires romandes (Lausanne, Suisse).

Genres

C'est trav'Doc ? : les travestis dans le cartoon de Philippe Durant et Thierry Steff, Bazaar & Co. *Dans les coulisses de Pixar : 25 ans d'art et d'animation,* Mediatoon publishing : Huggin & Munnin. *Le Royaume enchanté* de James B. Stewart, Sonatine. *Stop Motion* de Barry J.C Purves, Pyramid.

L'Âge d'or de la comédie musicale, des coulisses à la scène de Martin Fielding, Milan. *La Comédie musicale et la double vie du cinéma* de Viva Paci, Aléas.

Histoire du cinéma X français par celles et ceux qui l'ont conçu, produit, commenté ou interprété de Jacques Zimmer, Nouveau monde éditions.

Les Teen Movies de Adrienne Bontang et Célia Sauvage, Vrin.

Divers

L'Art des foules : théories de la réception filmique comme phénomène collectif en France : 1908-1930 d'Emmanuel Passeraud, Presses universitaires du Septentrion. *Le Cinéma et les sens : théorie du film* de Thomas Elsaesser et Malte Hagener, Presses universitaires de Rennes.

Langage cinématographique de Steven Rawle, John Marland et Robert Edgar-Hunt, Pyramid. *Le Vocabulaire du cinéma* de Marie-Thérèse Journot, Armand Colin.

L'Image et les signes : approche sémiologique de l'image fixe de Martine Joly, Armand Colin. *Vertige de la description : l'analyse de film en question* de Jessie Martin, Aléas. *Décrire le film de cinéma : au départ de l'analyse* de Jessie Martin, Presses Sorbonne Nouvelle.

Le Carnet du cinéaste : 101 petites et grandes choses apprises en école de cinéma et de télévision de Neil Landau, Dunod. *Où placer la caméra ? Petites leçons de cinéma* de David Mamet, L'Arche.

Cinéma ! Le kit pour réaliser tes films comme un pro de Mike Grabham, avec les conseils de Jean-Marie Vernier, Nathan Jeunesse. *Manifeste du cinéaste* de Frédéric Sojcher, Klincksieck. *Hollywood, mode d'emploi : s'installer et se lancer* de Fabrice Sopoglian, France Europe éditions (Nice).

Les Théories des cinéastes de Jacques Aumont, Armand Colin.

Le Cinéma : nature et évolution d'un art nouveau de Belà Balazs, Payot. *L'Esprit du cinéma* précédé de *Belà Balazs, théoricien marxiste du cinéma* de Jean-Michel Palmier, Payot.

Les Cinémas de Gilles Deleuze de Dork Zabunyan, Bayard. *Stanley Cavell : le cinéma et le scepticisme* d'Élise Domenach, Presses universitaires de France. *Lacan regarde le cinéma/le cinéma regarde Lacan,* sous la direction de Jacques-Alain Miller, Collection Rue Huysmans.

L'Attrait de la ruine de André Habib, Yellow Now. *Le Double cinématographique : mimesis et cinéma* de Florence Bernard de Courville, L'Harmattan.

La Subjectivité au cinéma. Représentations filmiques du subjectif de Dominique Château, Presses universitaires de Rennes. *Biographies de peintres à l'écran*, sous la direction de Patricia-Laure Thivat, Presses universitaires de Rennes. *Cinéma et peinture* de Joëlle Moulin, Citadelles et Mazenod. *Entre Cinéma et art contemporain : expériences vidéo* de Philippe Dubois, Yellow Now.

Filmer le jazz, sous la direction de Thierry Maligne, Presses universitaires de Bordeaux (Pessac).

Absolute Director : rock, cinéma, contreculture 1. de Franck Buioni, Camion blanc (Rosières-en-Haye). *Cinéma et littérature : le grand jeu 2,* sous la direction de Jean-Louis Leutrat, De l'Incidence éditeur (Le Havre).

Ça s'affiche mal : le meilleur et le pire des affiches de cinéma du monde : Afrique, Ghana, Le Bord de l'eau (Latresne). *Les Titres de film : économie et évolution du titre de film français depuis 1968* de Noëlle Rouxel-Gubbery, Michel Houdiard.

Le Cinéma est-il iconoclaste ? de Marion Poirson-Dechonne, Éditions du Cerf. *Petit éloge du cinéma d'aujourd'hui* de Jean-Jacques Bernard, Folio/Gallimard.

Improviser le cinéma de Gilles Mouëllic, Yellow Now.

Les Enfants du cinéma de François-Guillaume Lorrain, Grasset.

L'Art de filmer de Gustave Mercado, Pearson Éducation France. *Chef-décorateur pour le cinéma.*

À la découverte d'un métier de Thierry Le Nouvel et Pascale-Joanne Rabaud, Eyrolles. *En un clin d'œil : passé, présent et futur du montage* de Walter Murch, Capricci. *Les Essais caméra HD* de Arthur Cloquet, Eyrolles.

Cinémas en campagne. De la chronique électorale à la fiction politique, sous la direction de Jacques Gerstenkorn et Martin Goutte, Fage éditions.

Les Images d'archives face à l'histoire : de la conservation à la création de Laurent Velay, SCÉREN/CNDP/CRDP.

LH confidential. Le Havre fait son cinéma d'Antoine Rabaste, Magellan et Cie. *Pontoise, une ville au cinéma* de Patrick Glâtre, Valhermeil /Musée Tavet-Delacour.

Kinetica : lieux d'expérimentations cinématographiques en Europe, La Passe du vent.

Nos adhérents ont publié

Marilyn Monroe de A à Z

SOUS LA DIRECTION D'ISABELLE DANEL

Tana éditions
456 p. - 31 euros

Un dictionnaire Marilyn Monroe, pourquoi faire ? Nous pensions tout savoir de cette blonde brûlante et de son destin brisé à Hollywood. Sauf que non. Avec Marilyn, rien n'est simple. Et il n'y a pas que les circonstances de sa mort qui prêtent à caution. Ainsi le nombre de films qu'elle a tournés, qui peut varier de 29 à 33.

L'ouvrage d'Isabelle Danel clarifie avec passion ce désordre amoureux. En prenant soin, pour chaque thème abordé, de prendre en compte toutes les hypothèses. Et, tout en s'en tenant aux données les plus exactes possibles (cf. la précision des articles «agents», «coach», «docteurs»), en incitant le rédacteur de chaque notule à laisser libre cours à sa subjectivité. Une entrée aussi banale que «métro» devient ainsi une analyse de Marilyn en tant qu'icône sexuelle, alors que «seins» montre comment tous ceux qui ont écrit sur ces deux merveilles ont pu se dévoiler. Coordinatrice de l'ouvrage, Isabelle Danel en a écrit l'essentiel, notamment tous les articles sur les films où elle a su, chaque fois, s'en tenir au rôle et à l'impact de la comédienne. Mais les sept exégètes qu'elle a invités à cette célébration ont chacun su enrichir l'ensemble de leur regard. Un regard sur Marilyn qui fluctue donc au fil des 200 entrées de ce dictionnaire et des 200 photographies qui y répondent, pour former non pas tant un puzzle qu'un kaléidoscope où chaque lecteur pourra à son tour dessiner les contours de sa Marilyn.

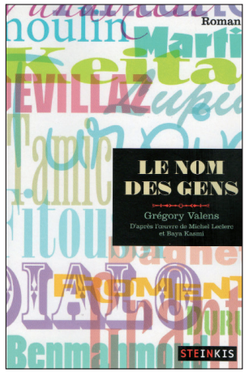
Philippe Rouyer

Nos adhérents ont publié

Le Nom des gens

GRÉGORY VALENS

Éd. Steinkis - 151 p. - 17 euros



Le long métrage qui fit avec succès l'ouverture de notre Semaine de la Critique 2010, fédéra plus de 800 000 spectateurs en France et valut à ses auteurs, Michel Leclerc et Bahia Kasmi, le César 2011 du meilleur scénario est désormais un livre.

En s'attaquant à la novélisation du *Nom des gens*, Grégory Valens couche sur le papier un film qui joue beaucoup sur les mots. Il reprend certains dialogues à la virgule près - «Quand on commence à se méfier des canards, c'est très mauvais signe !» -, en invente d'autres, ainsi que quelques scènes (notamment vers la fin, autour du personnage d'Hassan Hassini) et livre un roman à part entière.

Une histoire qui s'offre le luxe de n'être ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre. La gageure d'intéresser ceux qui n'ont pas vu le film était importante. Et cruciale celle qui consistait à passionner ceux qui le connaissent (d'autant plus que la mise en scène de Leclerc et l'incarnation de Jacques Gamblin et Sara Forestier sont indissociables du résultat).

Pari tenu par l'auteur, qui avoue dans sa postface son amour (palpable) pour l'œuvre et pour l'universalité du propos.

I.D.

REVUES

Cinéma(s) et nouvelles technologies : continuités et ruptures créatives, Cahiers du CIRCAV 22, L'Harmattan.
Du polar à l'écran : normes et subversion, Mouvements n° 67, La Découverte.
Les Écrans de la Shoah. La Shoah au regard du cinéma, Revue d'Histoire de la Shoah n° 195, Mémorial de la Shoah.
Ne pas mourir. Béla Tarr, Vertigo n° 41.
Le Roman russe au cinéma. Rhapsodies de la steppe enneigée, Les Dossiers de l'Acmé, été 2011.
Un cinéma du subjectif, Cahiers Louis Lumière n° 8.

CINÉASTES

Écrits

David Lynch *: Works on paper*, Éditions Fondation Cartier/Steidl. Michel Deville : *Les Haïkus du loup hilare*, L'Atelier des champs. Alain Fleischer : *Sous la dictée des choses*, Éditions du Seuil. Sacha Guitry : *Pensées, maximes et anecdotes*, Le Cherche-Midi.

Mémoires

Yves Boisset : *La vie est un choix*, Plon.

Entretiens

Robert Altman : une biographie orale de Mitchell Zuckoff, G3J.
Martin Scorsese, avec Richard Schickel, Sonatine ; avec Michaël Henry Wilson, Cahiers du Cinéma. *James Gray*, avec Jordan Mintzer, Synecdoche.
Claude Chabrol : avec François Guérif, Payot. *Bertrand Tavernier*, avec Noël Simsolo (*Le Cinéma dans le sang*), Écriture.

Études

Pedro Almodovar, sous la direction de Paul Duncan et Barbara Peiro, Taschen. *Joe Dante* de Frank Lafond, Rouge profond. *Clint Eastwood* de Richard Schickel, Flammarion ; de Stéphane Bouquet, Capricci. *Eloy de la Iglesia* de Maxime Breysse, Publibook, com. *David Fincher* de Guillaume Orignac, Capricci. *Alfred Hitchcock* de Aimé Agnel, Ellipses. *Fritz Lang* de Bernard Eisenschitz, Cinémathèque française. *Spielberg* [Dictionnaire] de Clément Safra, Vendémiaire. *Jan Swankmajer* de Charles Jodoin-Keaton, Rouge profond. *Bela Tarr* de Jacques Rancière, Capricci. *Luchino Visconti* de Laurent Darbellay, Métis Presses.

Henri-Georges Clouzot de José-Louis Bocquet et Marc Godin, La Table Ronde. *Auguste et Louis Lumière* de Michel Faucheux, Gallimard, Folio Biographie. *Georges Méliès* de Madeleine Malthête-Méliès, La Tour verte. *Marcel Pagnol* de Nicolas Pagnol, Flammarion. *Éric Rohmer* de Violaine Caminade de Schuytter, L'Harmattan. *Paul Vecchiali* de Mathieu Orléan, Éditions de l'Œil.
Joel et Ethan Coen, Éclipses n° 49. Pierre Etaix, Cinergon. *Georges Franju, CinémAction* n° 141.

Divers

Almodovar, les femmes et les chansons de Jean-Max Méjean, L'Harmattan. John Milius. *L'Époque des hautes aventures, Les Dossiers de l'Acmé*, hiver 2011.

Le Petit Audiard illustré par l'exemple de Philippe Durant, Nouveau monde éditions. *Jean Cocteau et la Côte dAzur, Cahiers Jean Cocteau n°* 9.

Monty Python, petit précis d'iconoclasme de Patrick Marel, Les Moutons électriques. *Le Théâtre volant des Monty Python* de Simon-Pierre Costanié, L'Harmattan.

Charlie Chaplin de Luc Bale et Pauline Sciot. *Georges Méliès* de Zano Bianu et Julia Perrin. *François Truffaut* de Véronique V. Beau et Pauline Sciot. Tous trois aux Éditions À dos d'âne.

FILMS

The Big Lebowski de Ethan et Joël Coen par J.M. Tyree et Ben Walters, G3J. *Conte d'été* d'Éric Rohmer par Martin Barnier et Pierre Beylot, Vrin. *Edward Munch* de Peter Watkins par Michel Lagny, Aléas. *Godzilla* par Alain Vezina, L'Harmattan. *Lola Montès* de Max Ophuls par Olivier Maillard, Atlante ; sous la direction de Julien Servois, Vrin ; sous la direction de Marguerite Chabrol et Pierre-Olivier Toulza, L'Harmattan. *Le Roi et l'oiseau* de Paul Grimault (et Jacques Prévert) par Jean-Pierre Pagliano, Belin. *Le Voyage dans la Lune* de Georges Méliès, par Gilles Duval et Séverine Wemare, Capricci. *Les Yeux sans visage* de Georges Franju par Pascale Risterucci, Yellow Now, Côté Films n° 19.

Voir également *Shakespeare on screen = Hamlet*, edited by Sarah Hatchuel and Nathalie Vienne-Guérin, Publications des Université de Rome et du Havre.

SCÉNARIOS

À L'Avant-Scène Cinéma : *Les Harmonies Werckmeister* de Bela Tarr (n° 588, décembre), *Ma part du gâteau* de Cedric Klapisch (n° 584, juin), *Métropolis* de Fritz Lang (n° 585, septembre), *L'Ouragan de la violence* de Monte Hellman (n° 587, novembre), *Polisse* de Maïwenn (n° 586, octobre).

L'Enfant de l'hiver d'Olivier Assayas, Left Motif (La Madeleine). *L'Enfant kurde* de Régis Ghezelbash et Maguy Chollet, Jacob Duvernet. *Et soudain, tout le monde me manque* de Jennifer Devoldère, Lett Motif. *Voir la mer* de Patrice Leconte, Lett Motif.

Apocalypse Now : Journal de Eleanor Coppola, Sonatine. *Le Guépard* de Nicola Scafidi et Enzo Sollustro, Silvana Editoriale.

Alien : genèse d'un mythe de Ian Nathan, Hussin & Munian. *Harry Potter, des romans à l'écran : toute l'histoire de la saga au cinéma* de Bob Mc Cabe, Meditoon publishing : Huggin & Muninn. *Star Wars : le coffret culte : les archives inédites de George Lucas*, JW Rinzler et Dennis Muren, Michel Lafon. *Générations Star Wars, la chronique illustrée de 30 ans d'aventures*, Hors Collection. *Les Secrets du tournage de Hugo Cabret* [de Martin Scorsese] de Brian Selznick, Bayard.

La Boum [de Claude Pinoteau] *: l'album culte*, de Didier Roth-Bettoni, Milan. *Bruegel, le moulin et la croix: un film de Lech Majewski*, Séguier. *Forces spéciales* [de Stéphane Rybojad], notes de production et sources d'inspiration, de Jeff Maunoury et Jean-Marc Tanguy, Nemrod. *La Nouvelle Guerre des boutons*: le roman du film de Christophe Barratier et Stéphane Keller, Hachette. *La Source des femmes* de Radu Mihaileanu, Glénat. *Les Tontons éparpillés façon puzzle* de Philippe Chanoinat et Charles Da Costa, 12 bis.

Jean-Claude Carrière, entretiens avec Bernard Cohn (*L'Esprit libre*), Écriture. Jorge Semprun, *CinémAction* n° 140. *Harold Pinter, la liberté artistique et ses limites : approches des scénarios* d'Isabelle Roblin, L'Harmattan. Tennessee Williams : *Essais inédits*, Baker Street.

Louis-Ferdinand Céline et le cinéma de Marc Henri Cadier, Éditions MHC

Tintin

Les Aventures de Tintin : Le Secret de la Licorne de Steven Spielberg, Tintin à Hollywood, Fondation Hergé (Moulinsart). *Le Secret de la Licorne, l'album du film*, Casterman. *Tintin, Hergé et le cinéma* de Philippe Lombard, Democratics Books. *Spielberg et Hergé* de Laurent Malbrunot, Pascal Galodé (Saint-Malo). *Un rêve américain : les films et comics américains sources d'inspiration des aventures de Tintin* de Bob Garcia, Éditions du Rocher.

Alastair Dougall : *Bons Ennemis, les génies du mal, les hommes de main, les plans machiavéliques. Bond Girls, les alliées, les adversaires, les femmes fatales*, Éclipse.
Jeune scénariste : tout ce que tu dois savoir! de Fréderic Davoust et Christelle Genger, DIXIT.

ACTEURS

Autobiographies

Diane Keaton : *Une fois encore : mémoires*, Robert Laffont.
Marthe Mercadier : *Je jubilerai jusqu'à cent ans*, Flammarion. Charlotte Valandrey (et Jean Ancelin) : *De cœur inconnu*, Le Cherche-Midi.

Charles Berling *: Aujourd'hui, maman est morte*, Flammarion. Michel Galabru : *Je ne sais pas dire non*, Michel Lafon. Henri Guybet : *J'aurais pu faire pire ! Cinquante ans de comédies à la française*, Jean-Claude Gawsevitch éditeur. François Morel : *L'Air de rien, Chroniques 2009-2011*, Denoël/France Inter. Melvil Poupaud : *Quel est Mon noM ?*, Stock. Laurent Terzieff : *Cahiers de vie*, Gallimard. Jacques Weber : *Cyrano, ma vie dans la sienne*, Stock.

Entretiens

Adriana Asti, avec René de Ceccaty *(Se souvenir et oublier)*, Porteparole (Rome)
Michel Bouquet avec Fabien Pascaud *(Mémoire d'acteur)*, Plon. Patrick Bruel, avec Claude Askolovich (*Conversations*), Plon.

Études

Audrey Hepburn [Audrey) de Ellen Fontana, Milan. *Romy Schneider* de Catherine Hermary-Vieille, Plon ; de Hildegarde Kneff, Gremese ; de Dorette Roess, J. De Bentzinger (Colmar) ; de Henry-Jean Servat, Hors Collection.
Johnny Depp d'Angela Wilde, Gremese. *Leonardo Di Caprio*, un hommage photographique, Hors Collection.

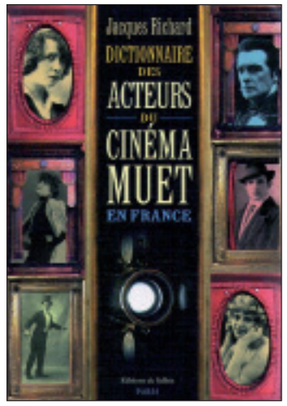
Brigitte Bardot de Alain Wodraska et François Bagnaud, Éditions Hugo et Cie ; *«Vue par*

Nos adhérents ont publié

Dictionnaire des acteurs du cinéma muet en France

JACQUES RICHARD

Éd. de Fallois - 909 p. - 30 euros



Les amateurs de cinéma français connaissent rarement plus de cent films d'avant 1930 et ignorent généralement à peu près tout de leurs acteurs. Ce dictionnaire se présente comme un formidable trombinoscope de près de mille noms accompagnés de 690 précieuses photos, nous permettant de mettre enfin un visage sur chaque nom ou presque.

Chaque fiche résume avec précision et bienveillance, la formation, la carrière et la filmographie de l'actrice ou de l'acteur concerné. Quand une certitude vient à manquer un point d'interrogation nous rappelle que d'autres historiens viendront confirmer et enrichir si besoin un travail qu'il fallait bien stopper pour publication.

Au fil des pages on découvre que Raimu tournait déjà en 1912, que Pierre Fresnay a commencé sa carrière au cinéma dès 1915, Louis Jouvet en 1910 et Françoise Rosay en 1911 et pourtant aucun d'entre eux n'était une vedette du muet. Les grands noms étaient alors Yvette Andreyor, Suzanne Grandais, Prince, Henry Krauss, Gabriel Signoret. Tous ces noms sont oubliés aujourd'hui ou le seraient sans le travail de compilation de Jacques Richard qui leur rend justice ainsi qu'à des centaines de moins illustres.

On notera que quelques notules ont été confiées à des spécialistes, souvent membres eux aussi de notre syndicat : Philippe d'Hugues et surtout la sympathique Mireille Beaulieu qui de surcroît a relu et saisi l'ensemble de l'ouvrage.

Jean-Paul Combe

Nos adhérents ont publié

Stanley Cavell, le cinéma et le scepticisme

ÉLISE DOMENACH

PUF - 174 p. - 12,50 euros

Il fallait une philosophe et une critique de cinéma pour explorer l'œuvre d'un philosophe qui s'est attaché plus encore que Deleuze, Badiou ou Rancière à l'étude du 7e art. Traductrice (avec Sandra Laugier) de *Un ton pour la philosophie* et (seule) de *Le cinéma nous rend-il meilleurs ?*, deux ouvrages de Cavell parmi beaucoup d'autres parus en français, Élise Domenach met bien en valeur l'originalité du penseur américain. S'il a su mieux que nul autre explorer les arcanes de la comédie de remariage et du mélodrame, la qualité particulière du travail de Cavell tient aux liens qu'il établit entre le cinéma et le spectateur.

Cavell sait gré au cinéma d'avoir mis en crise le partage entre haute culture et culture populaire. Par ailleurs, il met en relief l'opposition entre le modernisme (qu'il défend) qui met en question des traditions spécifiques qui l'ont produit et l'avant-garde qui fait table rase de cette tradition.

Élise Domenach distingue derrière les apparences, les différences avec Bazin, analyse les rapports de Cavell avec des critiques d'art comme Clément Greenberg et Michael Fried. Cavell fut le professeur puis le collègue de Terrence Malick au Massachusetts Institute of Technology (MIT). Son maître livre *La Projection du monde* est comme une prémisse de *The Tree of Life*. Pour tous deux «en esthétique, il n'y a rien d'autre à connaître que soi-même».

Michel Ciment

Leonard de Raemy» de Brigitte Bardot et Marc de Raemy avec François Bagnaud, Éditions Didier Carpentier. *Juliette Binoche* de Frédéric Quinonero, Grimal. *Danielle Darrieux* de Christian Dureau, Éditions Didier Carpentier. *Corinne Luchaire* de Carole Vrona, La Tour verte.

Jean-Paul Belmondo de Oriane Oringer, Exclusif (Neuilly-sur-Seine). *Francis Blanche* de Jean-Marie Blanche et Evelyne Trân, Plon. *Louis de Funès* de Jean-Jacques Jelot-Blanc, avec la collaboration de Daniel de Funès, Flammarion. *Charles Dullin* de Joëlle Garcia, Actes Sud. *Raimu* de Pascal Djemaa, Autres temps (Gemenos).

Yves Montand

Yves Montand : il y a ceux qui rêvent les yeux ouverts et ceux qui rêvent les yeux fermés de Carole Amiel et Valentin Livi-Amiel, Michel Lafon.

Yves Montand, le talent d'une vie de Sandro Cassati, Éditions City (Grainville).

Yves Montand sur scène et en coulisses de Stéphane Korb, Jean-Claude Gawsevitch.

Marilyn Monroe

Confession inachevée, avec la collaboration de Ben Hecht, Robert Laffont.

Mémoires imaginaires de Marilyn Monroe de Norman Mailer, Pavillons Poche, Robert Laffont.

Marilyn Monroe. Les Archives personnelles de Cindy De La Holz, Gründ.

Marilyn Monroe, collectif, La Martinière.

Marilyn Monroe : métamorphoses, photographies de David Wills, Flammarion.
Lettres à ... Marilyn de Jean-Marc Loubier, Autres Temps (Gemenos).
Marilyn and I de Yury Toroptsov, Verlhac.

Oraison pour Marilyn Monroe de Ernesto Cardenal, Le Temps des Cerises.

Divers

Annie Duperey *: Le Poil et la plume,* Éditions du Seuil. Jean Rochefort et Edwart Vignot: *Le Louvre à cheval,* Place des Victoires/Louvre.

Dracula : un siècle d'interprètes de Christian Dureau, Éditions Didier Carpentier. *Les Prénoms des premières stars d'Hollywood* de Sylvie Robic, Pascal Galodé. *Stars by Studio Harcourt :* le *cinéma français,* Democratic Books.

Acteurs de caractère. Les «méconnus» du cinéma français de Serge Regourd, Gremese. *Dictionnaire des acteurs du cinéma muet en France* de Jacques Richard, Éditions de Fallois.

Ici moins qu'ailleurs de Jacques Lassalle, P.O.L.

Les Éléphants. Blier, Carmet, Marielle, Rochefort et les autres de Philippe Durant, Sonatine.

Généalogies de l'acteur au cinéma : échos, influences, migrations, Cycnos 27.2, L'Harmattan.

CRITIQUE

C'était Bory de Daniel Garcia et Janine Marc-Pezet, Éditions Cartouche,

André S. Labarthe : *Le Traité du verre, en effet*, Limelight Éditions.

Clément Rosset : *Propos sur le cinéma*, Presses universitaires de France. Louis Skorecki : *Sur la télévision*, Capricci.

Hélène Frappat : *Inverno*, Actes Sud. Michèle Halberstadt : *La Petite*, Albin Michel. Gregory Valens : *Le Nom des gens*, Éditions Steinkis.

ROMANS

Paul Auster : *Sunset Park*, Actes Sud. Edgardo Cozarinsky : *Loin d'ici*, Grasset. Paolo Sorrentino : *Ils ont tous raison*, Albin Michel. Susan Sontag : *L'Amant du volcan*, Christian Bourgois. Andrzej Zulawski : *Jonas*, Filigra Nova (Lyon).

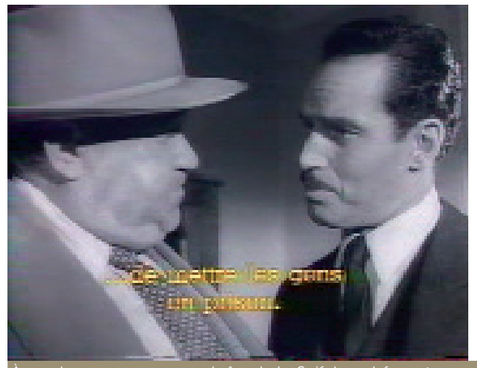
Emmanuel Carrère : *Limonov*, P.O.L ; Xabi Molia : *Avant de disparaître*, Éditions du Seuil. Marina de Van : *Passer la nuit*, Allia. Cécile Vargaftig : *Les Nouveaux Mystères de Paris*, Au diable Vauvert.

Simon Liberati : *Jayne Mansfield 1967*, Grasset. Cyrille Martinez : *Deux jeunes artistes au chômage*, Buchet-Chastel.

RESPECT DES ŒUVRES ET DES AUTEURS

par Gérard Lenne

Le 30 novembre 2011, nouvelle réunion au siège de la SACD de **l'Observatoire de vigilance pour la diffusion et la conservation des œuvres audiovisuelles**, où je représente le SFCC. Dans une assemblée de techniciens aussi pointus, je suis souvent dépassé, mais j'en profite pour jouer le «candide», et de fait j'en apprends beaucoup.



À gauche, passage sur une chaîne de *La Soif du mal,* format respecté. À droite, version restaurée (DVD sorti en 2008 pour le cinquantenaire du film). Elle est plus longue (1 h 51) mais l'image y est ratiboisée (anamorphique en 1.85 au lieu de 1.37) et la luminosité médiocre...

1 Sur la sellette en ce moment, les écrans métallisés que les circuits ont fait installer un peu partout pour les nécessités des projections en 3D actuellement très à la mode.
Ceci n'est pas sans conséquences sur la qualité des projections «normales», en 2D donc, pour lesquelles l'image devient médiocre dès qu'on s'éloigne de l'axe de l'écran. On peut donc s'interroger sur la pertinence d'une politique onéreuse – des budgets importants étant dévolus à un phénomène de mode dont, par définition, nul ne sait s'il durera longtemps, et qui donnerait déjà des signes d'essoufflement. Nos amis belges semblent avoir été plus raisonnables : chez eux, aucun écran métallisé dans le circuit UGC.

Nous décidons d'adresser au président du CNC une lettre commune signée par les associations composant notre observatoire.

Notons également que les normes techniques font l'objet d'un contrôle dit «déclaratif» - c'est-à-dire que les exploitants se contrôlent eux-mêmes. Sans commentaire ! Le CNC négocie ainsi avec les groupes dans la plus grande opacité.

2 En ce qui concerne la diffusion par les chaînes, la CST a publié des recommandations (par exemple, en matière de colorimétrie et de format) [dans la pratique chaque diffuseur applique ses propres normes pour les PAD («Prêt à diffuser»). Si la qualité de diffusion est relativement correcte pour les «grandes chaînes» de la TNT, les fournisseurs d'accès (Orange, SFR, Numéricable, Free, etc.) compressent les débits au détriment de la qualité, et n'hésitent pas à recadrer en 16/9 les films en Scope et les films de répertoire au format 1,37.
Les versions originales sous-titrées ne sont pas toujours proposées, loin s'en faut.] Le PAD fourni indique le mode de diffusion, sans plus. En clair, aucune sanction n'est prévue si cette indication n'est pas respectée.

Un courrier sera adressé au CSA pour lui demander de faire respecter rigoureusement l'intégrité des œuvres.

3 Autre point évoqué qui retient notre attention : les difficultés de conservation. Le béta numérique désormais utilisé garantit une durée de vie de dix ans. C'est dix fois moins que le «shoot» traditionnel qui consiste à recopier les fichiers numériques sur une pellicule 35 mm., prévue pour durer au moins cent ans [Aux États-Unis, les *majors* font quasi systématiquement des sélections trichromes sur trois négatifs noir & blanc, pour conserver de manière pérenne leurs productions.] Le risque de destruction des œuvres s'accroît, en fait, de jour en jour.
On notera aussi que, les laboratoires n'ayant pas la possibilité de stocker, les rushes inutilisés sont rapidement et systématiquement détruits (c'est le cas par exemple du premier *Astérix*). Une loi a été votée en 1985 pour obliger les producteurs à prendre des mesures de conservation. Qui la respecte ?
Impression générale que cet observatoire se bat vaillamment mais quelque peu désespérément !

PS- Merci à François Ede pour son aide et ses conseils.

Audrey Fleurot et Richard Sammel

François Loriquet Marie Kremer

Richard Sammel et Robin Renucci

© Tetra Media Fiction / Terego

LA CRITIQUE DE TÉLÉVISION, PARENTE PAUVRE

par Christian Bosséno

La critique de télévision souffre, en France, de l'absence d'outils de références historiques ou thématiques, d'ouvrages critiques et de revues, de monographies de réalisateurs, etc. Accompagnant la diffusion des programmes, elle reste rare (la plupart du temps les articles se contentent en effet d'une indication de contenu sans véritable analyse), ponctuelle et éphémère. Elle existe cependant ici et là, par exemple dans des quotidiens ou des suppléments hebdomadaires comme celui du *Nouvel Observateur* (excellents papiers de Marjolaine Jarry), du *Mond*e (non moins excellents articles de Macha Séry), dans *Télérama*, dans les pages télévision de *L'Humanité Dimanche,* etc. Sous la direction éclairée de Jean-Marie Durand*, Les Inrockuptibles* ont publié, pendant quelques années un remarquable cahier de 16 pages dédié à la télévision… cahier hélas disparu.

Seule exception : les séries télévisées, qui ont inspiré de nombreux ouvrages et suscité de pertinentes revues spécialisées comme *Génération séries* (1991–2004) ou *Épisode* (2002–2004). Côté livres, ont été publiés ces derniers mois de volumineux ouvrages comme *Dictionnaire des séries télévisées* de Nils C. Ahi & Benjamin Fau (1242 pages, 3200 entrées), *Télescopie : guide thématique des séries*, de Pierre Sérisier, Marjolaine Boutet, Joël Bessaguer, etc. Évolution remarquable, les productions françaises trouvent aujourd'hui une bonne place et bénéficient de commentaires élogieux dans ces livres. Quels sont les critères d'une bonne série ? Il nous a paru intéressant d'essayer de les distinguer à partir d'une des meilleures séries françaises actuelles. ♦

Un village français

Nous avons souligné ici la qualité de séries françaises ambitieuses rompant avec la facilité du genre familial ou consensuel, notamment dans un registre renouvelé des policières (*Braquo, Engrenages, Mafiosa,* etc). Dans la veine historique, également très féconde, *Un village français* (France 3), qui démarrait en mars 2012 sa quatrième saison, est exemplaire de cette embellie… Du 12 juin 1940 à la Libération, la série retrace la chronique de Villeneuve, sous-préfecture fictive du Jura, très proche d'un point de passage vers la zone libre. Elle décrit la vie, les réactions et les choix des habitants. Elle met en scène une réalité que Marcel Ophuls avait explorée dans son documentaire *Le Chagrin et la Pitié*, battant en brèche une vision simpliste, édulcorée et «apaisée», entretenue après la Libération pour fédérer les Français.

Un des domaines d'excellence de la série est le croisement entre une grande Histoire décryptée et la petite Histoire. Celle-ci, envisagée d'un point de vue romanesque, s'organise à travers une vingtaine de personnages emblématiques, autour de Daniel Larcher, médecin et maire de la ville. Des couples se font et se défont dans le contexte particulier de l'époque : Hortense, l'épouse désœuvrée de Larcher succombant au charme maléfique du chef de la Gestapo locale ; le chef de la police, Jean Marchetti, s'éprenant de Rita De Witte, une réfugiée juive belge qu'il était chargée d'arrêter ; une jeune fermière résistante, Marie, qui après avoir été la maîtresse de Schwartz, un industriel travaillant pour les Allemands, noue une idylle avec le radio clandestin parachuté de Londres. Plus généralement, le principal ressort dramatique, utilisé ici sans manichéisme, réside dans la manière dont les gens ordinaires vont être amenés à se comporter. S'adapter, collaborer, résister ? Comment réagir face à la politique des otages sanctionnant tout attentat, face aux rafles des Juifs organisées par les Nazis avec la participation de policiers français ? Dans cette saison 4, la population de Villeneuve est confrontée, en juillet 1942, à la détresse des familles juives lorsque l'école, réquisitionnée, doit abriter les occupants d'un train de déportés en panne. S'il est exact qu'à l'époque nul ne peut connaître la destination des convois, le spectacle des Juifs déplacés, surveillés, maltraités, laissés sans nourriture, ne peut que troubler les habitants qui assistent à la séparation des enfants et des parents. Cet accueil précaire des familles en transit pose un cas de conscience au maire, déjà mis à l'épreuve quand il lui avait fallu se déterminer à désigner les orages qui devaient être exécutés.

Cette série, exceptionnelle dans la production française, s'est donnée des atouts indispensables au succès. Et d'abord la durée : déjà quatre saisons de douze épisodes de 52 minutes - trente-six ont déjà été diffusés et vingt-quatre autres le seront les deux prochaines années. Deux épisodes chaque semaine, c'est un *minimum minimorum* pour créer chez le téléspectateur le rendez-vous attendu, sachant que chaque épisode est également récupérable en *catch up*, durant sept jours après sa diffusion. Contrairement à la pratique française de l'auteur unique, la série mobilise, sous la direction d'un de ses trois créateurs et auteur principal, Frédéric Krivine, un atelier d'écriture réunissant une dizaine d'auteurs auxquels s'adjoint un conseiller, l'historien Jean-Pierre Azema, grand spécialiste de la période.
Enfin, «de la série à l'Histoire», la diffusion hebdomadaire de deux épisodes est suivie d'*Un village français… Ils y étaient*, un court prolongement documentaire (une dizaine de minutes) dans lequel, après une introduction générale par Jean-Pierre Azema, la parole est donnée à des témoins anonymes constituant un «chœur de souvenirs». En relation avec les épisodes de cette quatrième saison, les sujets abordés ont été : l'été 1942, les rafles des Juifs et le sort des enfants, les mouvements de résistances, les agents de Londres, l'invasion de la zone Sud, la terreur policière. Cette excellente série illustre la bonne santé des meilleures productions françaises qui se vendent de mieux en mieux à l'étranger, y compris, certes encore timidement, aux États-Unis, ce qui est une grande victoire ! À suivre… ♦

ANDRÉE TOURNÈS

(1921/2012)

L'éveilleuse

« Sa conception de la critique vise à considérer cette activité comme une pédagogie ouverte laissant le spectateur libre de ses choix». Ainsi Marcel Martin concluait-il, en 1997, la notice consacrée à Andrée Tournès dans *La Critique de cinéma en France*. Pédagogie ouverte : le terme va comme un gant à ce qui fut, depuis son premier article dans *Jeune Cinéma,* en novembre 1964, à son dernier, en juillet 2009, son souci constant – élargir l'espace des connaissances du lecteur, ne jamais se poser en donneuse de leçons, faire partager ses découvertes sans en tirer gloire, tracer, à l'écart des opinions reçues, ses propres chemins.

Elle était bien en cela l'héritière de Jean Delmas, qu'elle seconda dès 1955, en infatigable animatrice des ciné-clubs de lycées de la Fédération Jean-Vigo dont il était l'âme et le cofondateur. Lorsqu'il créa *Jeune Cinéma*, elle en fut naturellement une des rédactrices principales, tout en continuant l'activité d'enseignante de Lettres qu'elle exerçait depuis la fin de la guerre.

Rédactrice, plutôt que «critique» : la ligne de la revue n'était pas de distribuer des étoiles ou des mauvais points, mais d'arpenter les nouveaux territoires qui s'ouvraient alors, ceux des nombreuses Nouvelles Vagues européennes ou sud-américaines, particulièrement plus séduisantes que la française, déjà moribonde. Avec Delmas, Andrée découvrit le nouveau cinéma brésilien, tchèque, allemand, italien, entamant avec quelques cinéastes alors débutants, Jiri Menzel, les frères Taviani, Elio Petri, Ettore Scola, des relations d'amitié jamais démenties. Quarante-cinq ans durant, elle courut d'un festival à l'autre, des plus «grands», Berlin et Venise, aux plus «petits», Pesaro, Mannheim, Oberhausen, Turin, qu'elle préférait parce qu'ils étaient les meilleurs pourvoyeurs de perles inconnues qu'elle s'empressait de faire connaître.

Tout en continuant d'explorer brillamment les écrans du passé, expressionnisme ou calligraphisme, ce que lui permettait sa connaissance des cultures allemande et italienne. Delmas disparu, elle reprit en 1979 le flambeau de *Jeune Cinéma*, dont elle assura la pérennité tant que ses forces le lui permirent. Elle aurait voulu mourir dans une salle de cinéma ; elle est morte dans son lit, le 26 février, entre les Oscars et les César... ♦ ***Lucien Logette***

LOUISETTE FARGETTE

(1927/2012)

Dragon sentimental

Dès que les journalistes avaient un souci, à Cannes, ils s'adressaient à elle. Elle en aimait certains plus que d'autres, c'est vrai, mais elle les aidait tous. Pendant plus de trente ans, Louisette Fargette a dirigé le service de presse d'un Festival de Cannes en pleine mutation : de plus en plus de films, de plus en plus de critiques, de plus en plus de sponsors et des stars de plus en plus inaccessibles. Fini le temps où Gary Cooper se promenait tranquillement, gentiment sollicité par des fans polis, non loin du Blue Bar, sur la Croisette...

Tout était devenu extravagant, mais Louisette gérait cette démesure avec un flegme souriant. Elle était d'origine russe, c'est dire que, question charme, elle s'y connaissait. Question mélancolie, aussi ! Mais cela ne l'empêchait pas d'aimer la vie et ses plaisirs, le cinéma et ses journalistes qui, tous, le lui rendaient bien. En 1992, l'année de son départ de Cannes, elle avait avoué en souriant n'avoir vu qu' *«un seul film - un court métrage ! - en dix ans.»* Difficile, sans doute, pour elle, d'entrer dans des problèmes imaginaires en oubliant ceux, bien réels, qui l'attendaient, sans cesse, à la porte de son bureau...

Après Cannes, elle avait travaillé, avec la même flamme, le même enthousiasme, pour les festivals de San Sebastian et de Dinard.

Louisette est morte le 29 janvier 2012, à l'âge de 84 ans. ♦ ***Pierre Murat***

JEAN DECOCK

(1928/2012)

Le lièvre court toujours...

L'écrivain Dominique Desanti, son amie de cœur, le surnommait ainsi.

Juin 1987, 45° à l'ombre, aux Rencontres cinématographiques franco-américaines d'Avignon, je remarque un homme. Svelte, des cheveux blancs en queue de cheval, sa barbe blanche luit sur sa peau bronzée. Jean Decock, professeur de littérature française à l'université du Nevada, à Las Vegas, est cet homme cultivé, curieux, qui sait poser les questions pertinentes aux cinéastes présents.

Jean avait trois passions : les hommes, le cinéma et le théâtre, et pas forcément dans cet ordre-là. Depuis plus de 40 ans, il écrivait sur le cinéma et le théâtre pour *The French Review*, une publication bilingue privilégiée des professeurs de français des universités nord-américaines. Après le Festival de Cannes, il filait au Festival d'Avignon, ses textes nourris témoignaient de son esprit vif, en alerte, jamais blasé.

Aux États-Unis, Jean a présenté nombre de cinéastes français et il a failli jouer un rôle dans *Casino* de Martin Scorsese. Il adorait vivre à New-York, mais il aimait également Paris, c'était sa ville du cinéma. L'été 2010, il assiste aux trois jours de tournage de *Midnight in Paris* de Woody Allen... de sa fenêtre, rue de la Montagne Sainte-Geneviève.

Jean Decock, citoyen des arts, est né en Belgique, a vécu à Paris, Las Vegas, Los Angeles... Il est mort à New York le 12 décembre 2011. Le lièvre vit encore au cinéma et au théâtre. Le passeur est passé de l'autre côté du miroir, mais il demeure et court toujours dans nos cœurs. ♦ ***Glenn Myrent***

MARCEL MAZÉ

(1940/2012)

Le sourcier

J'ai fait la connaissance de Marcel Mazé en mai 1970. Je cherchais du travail, et il était chef-adjoint du personnel de l'AFP. Nous en sommes arrivés à parler de cinéma, et de cinéma expérimental.

Marcel me convia à assister à une séance de films du Festival d'Hyères qu'il organisait, le 23 juin, au Studio-du-Val-de-Grâce. Je m'y suis rendu, et Mazé me demanda, ainsi qu'à deux autres cinéphiles, de l'aider à monter des programmes (à l'Institut d'art et d'archéologie de la rue Michelet, à la Fac de Droit d'Assas). On a présenté, pour la première fois en France, un programme Stephen Dwoskin le 15 décembre 1970. Marcel avait choisi un nom pour chapeauter ces séances : Collectif Jeune Cinéma, au grand dam de Jean Delmas qui y voyait une forme de plagiat du titre de sa revue *Jeune Cinéma*.

Marcel avait gagné la confiance du directeur du Festival d'Hyères, Maurice Périsset, qui le chargea de faire la présélection du festival 1971 (à programmation unique, alors). Sans complexes, Mazé m'associa à l'aventure.

L'enseignement théorique du cinéma apparut dans le supérieur en 1969. Nous n'étions plus les bienvenus rue Michelet où une Cinémathèque se montait.

Aussi avons-nous constitué, en juin 1971, la première coopérative de diffusion de cinéma différent et expérimental (loi 1901) à la fin du Festival d'Hyères, sous le même nom de Collectif Jeune Cinéma, Je fis partie du bureau fondateur, et Marcel Mazé en devint le président.

Nos destins se sont séparés ; avec de nombreuses retrouvailles, car j'aime toujours ce cinéma.

Je suis devenu critique. Marcel, délégué général de la section Cinéma différent du Festival d'Hyères, de 1974 (fondation de la section) à 1983 (fin du festival) : il y présenta, entre autres, les films de Schroeter, Arrieta, Bokanowski. Il s'est occupé du Collectif Jeune Cinéma (CJC) jusqu'a 2005, date à laquelle Laurence Rebouillon en devint la présidente.

Ayant quitté l'AFP en 1997, Marcel fonda, en 1999, le Festival des cinémas différents et expérimentaux de Paris, seule manifestation annuelle dévolue entièrement à ce type de films.

Nous nous sommes retrouvés, lui et moi, lorsque je pris ma retraite. Je revins alors au Collectif, dont avons fêté, ensemble les 40 ans en septembre 2011, au Centre Pompidou. ♦ ***Raphaël Bassan***

FRANÇOIS CHEVASSU

(1929/2011)

L'armée des ombres

« Alors nous repartirons du bon pied. Celui qui est dans la tombe.» Ainsi François Chevassu concluait-il son éditorial de *La Revue du cinéma* de février 1970. Sous le titre de «Valéry, nous voilà», il s'y adressait au ministre de l'Économie et des Finances d'alors qui venait d'imposer aux ciné-clubs de payer une TVA dont ils étaient jusqu'alors épargnés, au titre d'une activité culturelle et non commerciale.

Il fut d'abord un militant de l'éducation populaire, comme dirigeant de l'UFOLEIS, la plus importante fédération de ciné-clubs en des temps où existaient encore près de 15 000 associations pratiquant bénévolement la «culture par le film»

À ce titre, il exerça un peu tous les métiers du cinéma : l'exploitation à travers 17 cinémathèques régionales, la distribution par l'achat, chaque année, d'une quarantaine de titres venus du monde entier, la production de courts métrages, et même la distribution commerciale de quelques œuvres rares.

Dans ce même registre de la défense d'un cinéma qui soit indépendant des modes festives, il créa le Festival du 16 mm (à Évian) pour y soutenir des productions indépendantes, expérimentales, politiques ou marginales qui s'exprimaient alors dans un format que Jean Rouch ou Chris Marker n'hésitaient pas à utiliser. Pour élargir cette activité vers le secteur de l'édition, il créa la société Édilig et ses quatre collections (Filmo, Star, Cinégraphique et Médiathèque).

Enfin, il reprit, en 1957 la direction d'*Image et Son* créé en 1951 par Jacques Chevallier. D'un modeste bulletin intérieur qui s'étoffa très vite, il fit une véritable revue de grande diffusion. Rebaptisant *Image et Son La Revue du cinéma,* il déborda du cadre associatif pour proposer au public cinéphile le plus large un mensuel qui traitait de toute l'actualité cinématographique sans jamais oublier ses racines : la vulgarisation de l'analyse, la démystification des idéologies rampantes, l'attachement aux valeurs progressistes, la lutte incessante contre toutes les formes de censure.

Un passé de militant qui l'amena bien naturellement au Syndicat de la Critique où il fut longtemps membre du Conseil et qu'il présida à la fin des années 90.

De son activité critique, on trouve cette définition dans le dictionnaire édité par notre association en 1997 : «Son expresssion écrite est feutrée mais précise, incisive, parfois mordante, toujours décapante.» Il débusquait volontiers les produits «paillettes» et démagogiques, leur préférant, discrets ou flamboyants, mais toujours «à hauteur d'homme», ses cinéastes de chevet : Becker, Bresson, Pialat ou Angelopoulos. ♦ ***Jacques Zimmer***

MICHEL MOHRT

(1914/2011)

La distance du gentleman

Critique de cinéma ne fut pas sa principale occupation. Il l'exerça, en dilettante néanmoins très sérieux, au *Figaro.* Je le vis même au Festival de Cannes, la crinière blanche et la moustache soignée, sorte de major Thompson égaré parmi les cinéphiles. Ses jugements étaient pondérés, non sans finesse. En tout cas, peu d'entre nous peuvent se vanter d'avoir une plume comme la sienne. Il faut dire que ce romancier prolifique, édité surtout chez Gallimard, faisait aussi partie, accessoirement, de l'Académie française. ♦ ***Gérard Lenne***